

*C. F. R. Vetterlein.*

Rubr. XIV,

Nro. 171.

**Gymnasial - Bibliothek**

zu Cöthen.

00

De



MEMOIRES SECRETS  
DE  
Henry  
MYLORD  
BOLINGBROKE,

SUR  
LES AFFAIRES D'ANGLETERRE  
*depuis 1710 jusqu'en 1716.*  
ET  
PLUSIEURS INTRIGUES  
A LA COUR DE FRANCE,

*Ecrits par lui-même en 1717. adressés en forme de  
Lettre au Chevalier Windham; publiés après  
sa mort en 1753. Traduits de l'Anglois avec  
des notes historiques pour l'intelligence du Texte;  
précédés d'un discours préliminaire sur la vie  
de l'Auteur, et accompagnés de Pièces justifi-  
catives.*

NOUVELLE EDITION  
publiée  
par  
JEAN CHRETIEN FISCHER.

---

PREMIERE PARTIE.



à JENE  
M. DCC. LVIII.

L 153,

AVERTISSEMENT.

**O**n n'entreprendra pas de rendre raison en détail, de quelques suppressions ou legers changemens, dont ceux qui entendent le texte, peuvent à peine s'appercevoir. Dans un seul endroit, vers la fin, on a retranché dix ou douze pages, dont le contenu n'est qu'une paraphrase ou extension de ce qui précède. Ces changemens n'ont eu pour objet que la brièveté ou la clarté. Ils ne produisent aucune altération essentielle dans le sens littéral; et la traduction, loin d'être trop libre, pourroit bien paroître servile.

Ce reproche, peut être, ne sera pas général: on espère de trouver grace auprès d'un nombre de Lecteurs qui aiment à s'entretenir dans une traduction avec l'Auteur même, et à trouver, pour ainsi dire, le goût du terroir. Trop heureux, si l'on avoit scû concilier l'énergie Angloise, avec la délicatesse, quelquefois minutielle, de nôtre langue.

Un Philosophe Anglois, à la tête d'un de ses livres un peu chargé de notes, en demande pardon aux personnes d'éducation. On leur doit ici les mêmes excuses: Il est fâcheux que le peuple s'étende dans tous les états, et qu'on soit obligé de rappeler, ou d'apprendre à tant de Lecteurs, une infinité de choses triviales. Cette humiliante nécessité ne se

A

fait

## 2 AVERTISSEMENT.

*fait jamais mieux sentir, que dans les sujets relatifs à l' Histoire et au Gouvernement de la Grande-Bretagne. Ce que Mylord Bolingbroke en a dit dans un endroit de ses Mémoires, \* seroit assurément moins vrai aujourd'hui. L'Anglois, depuis trente-cinq ans, est devenu plus familier à nos gens de lettres; et l'étude de cette langue leur a ouvert une carrière fermée à leurs prédécesseurs, même dans le siècle brillant de Louis XIV. Mais la Poësie et la Philosophie ont presque été les seuls côtés par où ils ont envisagé cette nation sçavante. Ses Loix fondamentales, sa Constitution actuelle, et les vrais principes de ses fréquentes révolutions, sont des objets, jusqu'à présent, effleurés par la présomption, ou négligés par la curiosité.*

*Les approfondir, seroit l'ouvrage de quelques volumes, non de quelques notes. On n'a pas prétendu l'ébaucher dans celles qui accompagnent cette traduction. Destinées au seul éclaircissement du texte, elles n'offrent à la mémoire que des noms, des dates, des évènements: et ne présentent à l'esprit que des notions simples et communes. Mais si elles n'apprennent rien à des Lecteurs médiocrement instruits, elles seront du moins de quelque secours à tant d'autres qui l'étant beaucoup moins, ne sçauroient ou ne voudroient pas*

\* Page 48. seconde Partie.



## AVER TISSEMENT.

3

*pas remonter aux sources, pour y chercher des faits épars et pénibles à rassembler.*

*Quelque mépris que des Historiens Philosophes ayent affecté dans ces derniers temps pour, ce qu'ils appellent des faits, quelque vogue que la paresse et la légereté ayent donné dans le monde à cette mode littéraire, les Lecteurs même qui l'ont adoptée pour leur commodité, sont fort aises de les trouver à leur place, ces tristes faits, lorsqu'il s'agit de suivre le fil d'une narration, ou de saisir l'esprit d'une réflexion, sur laquelle ils peuvent seuls répandre la lumière.*

*Oseroit-on ici se permettre quelque doute sur un Dogme établi par l'Auteur, justement célèbre, qui donne le ton au siècle? N'auroit-il point proscrit l'étude des faits avec un peu trop de sévérité? et n'est-il pas à craindre qu'on abuse de sa maxime? Qu'est en effet l'Histoire, ou du moins qu'a-t-elle été jusqu'à lui, selon les notions vulgaires qu'on s'en étoit formées d'après les modèles de l'antiquité? Un tissu de faits vrais, authentiques, intéressans, d'où naissent sans effort et sans affectation, des réflexions profondes, serrées et judicieuses. Mais si par hazard, ces faits étoient faux, altérés ou défigurés, sur la foi d'une autorité suspecte, ou d'une mémoire peu sûre: s'ils étoient ajustés au théâtre, pour*

A 2 servir

*servir de base à des systêmes, ou de cadre à des paradoxes; quel fond resteroit-il à faire sur ces brillantes réflexions? Sur quoi portera l'édifice, si les fondemens sont ruinés? L'ignorance des faits n'entraîne-t-elle pas toujours de faux raisonnemens? Ne s'enfuit-il point des suppositions hazardées, des pétitions de principe? Et d'un amas d'erreurs, que résultera-t'il, si ce n'est de l'absurdité?*

N. B. Les notes de l'Auteur ou de l'Éditeur Anglois sont marquées dans la traduction par (\*); et celles du Traducteur, par des lettres alphabétiques.



MEMOI-

MEMOIRES SECRETS  
DE MYLORD  
BOLINGBROKE,  
*I. PARTIE.*



MEMOIRS  
DE  
BOLLING  
OKÉ





DISCOUVRS PRÉLIMINAIR  
SVR LA VIE  
DE MYLORD  
BOLINGBROKE,

*pour servir d' introduction à ses  
Memoires.*



L'Extraction de Henri St. John. Lord Vi-  
comte de Bolingbroke, réunit tous les  
caractères dont le concours décide une  
grande naissance: avantage frivole dans  
la spéculation, réel dans la pratique, mé-  
prisé tout haut par le Philosophe qui l'  
envie tout bas, senti par l'homme sage qui sçait que  
la considération est utile.

L'ancienneté de sa Maison a pour époque l'origine  
de la Monarchie. Les Archives d'une Abbaye fon-  
dée par Guillaume le conquérant sur le champ de  
bataille (a), nous apprennent que Guillaume Sr John  
étoit un des principaux Officiers de l'armée victo-  
rieuse

A 4

(a) Battle Abbey près de Hastings, où Harold son compé-  
titeur à la Couronne, fut défait et tué.

rieuse. D'autres titres aussi anciens prouvent que la Maison de *Ports* possédoit, avant la conquête, la Seigneurie de *Basing* dans le Comté de *Hamps*. Elle prit depuis le nom et les armes de *St. John*, par un mariage avec l'héritière,

Son illustration n'est pas moins constatée. Dès le tems d'Edouard I. deux Seigneurs de cette Maison furent sommés, selon l'usage de ce siècle, de se trouver au Parlement avec les autres Barons. La première année du Règne d'Elisabeth, Olivier *St John* fut fait Pair du Royaume, sous le titre du Baron de *Blersho*; et son petit-fils, sous Jaques I. fut créé Comte de *Bolingbroke*. Ce dernier titre s'éteignit en 1711 mais le premier subsiste encore dans une branche cadette.

A l'égard des alliances, il en est peu de plus éclatantes que celles des *St John* avec la famille de *Henri VII*. Ce Prince et tous ses successeurs, ont tiré de sa mere *Marguerite Beaufort* (b) leur droit à la Couronne. Cette Princesse étoit fille en secondes noces, d'une autre *Lady Marguerite* qui, de son premier mariage, avoit eu deux fils, d'où sont issus tous les *St John* de *Blersho* et de *Tregoze*: de sorte que ceux-ci remontent, en trois cents ans, à une ayeule commune avec toutes les têtes couronnées descendues de la Maison Royale d'Angleterre.

Olivier *St John* de *Tregoze*, issu du second fils de *Lady Marguerite* fut en 1616. Lord député d'Irlande (c), et ensuite créé Vicomte de *Grandison*. Le Lord *St John* de *Blersho*, fils du Comte de *Bolingbroke*, fut tué à la Bataille d'*Edgehill* à la tête d'un Régiment de Cavalerie, qu'il avoit levé pour le Parlement: et d'un autre côté, le Chevalier *St John* de

(b) Fille de Jean Duc de *Sommerfet*, de la Maison de *Lancastre*

(c) C'est à dire Commandant à la place, ou au défaut du Vice-Roi qu'on appelle *Lord Lieutenant*.

de Tregoze eut dans la même guerre trois de ses enfans tués au service du Roi.

Du sixième fils de ce Chevalier, il étoit né Sir (d) Henri, qui, de Lady Marie, fille de Robert Rich Comte de Warwick, eut en 1672. nôtre Auteur, Henr St. John *Esquire*. Ce fut sous cette qualification modeste, qui répond à celle d'Ecuyer, qu'il parut dans le monde, ainsi que tout le reste de la Noblesse non titrée, quoiqu'issue de Pairs du Royaume. Les moeurs autant que les Loix, ont établi ces distinctions, et la vanité les respecte : sage politique qui donne un prix constant aux honneurs que le Souverain dispense, pendant que la facilité de les usurper en fait ailleurs un objet de mépris pour les étrangers, et de dérision pour les concitoyens.

La Noblesse la plus ancienne tombe trop souvent dans l'obscurité, faute de moyens de la soutenir. Celle des St John n'a point couru ce risque. Les branches nombreuses et fécondes de cette tige illustre, loin de sécher comme tant d'autres, en se multipliant, se font étendues jusqu'à nos jours dans la prospérité et dans l'abondance. Le Chevalier Walter St John possédoit des biens considérables ; il en substitua une grande partie au jeune Henri son petit-fils.

Mais que sert à un homme sans talens, sans mérite, l'éclat de la naissance et de la fortune ? Ce sont des tréteaux élevés d'où un saltimbanque couvert de clinquant se donne en spectacle : la populace l'entoure, les honnêtes gens l'appergoivent, mais ils passent et le méprisent.

Mylord Bolingbroke sembloit au contraire né pour intéresser l'attention d'un siècle éclairé et d'une postérité équitable. Les dons de la nature ont besoin d'être cultivés ; il en étoit comblé. Une excellente éducation ne pouvoit manquer de les perfectionner.

A 5

Celle

(d) C'est le titre d'honneur qui distingue un Chevalier, lorsqu'il est suivi du nom de Baptême.

Celle que la Noblesse Angloise reçoit dans les Universités, réunit trois grands avanrages, par-tout ailleurs trop séparés; la solidité dans les principes, l'étenduë dans les connoissances, l'utilité dans la pratique.

Les effets en sont trop frapans, pour pouvoir se les dissimuler. Plusieurs Seigneurs Anglois ont écrit en différens genres, et sur toute sorte de matières. Tout étranger, en lisant leurs ouvrages, sera surpris d'abord de l'érudition vaste et variée qu'il y trouvera répandue, quelquefois prodiguée. On en a reproché une sorte d'excès à Mylord Bolingbroke. Ses Mémoires du moins en seront exempts. Occupé d'une narration qui étoit sa propre histoire, et de réflexions qui l'affectoient si personnellement; tout rempli d'un objet aussi fécond qu'intéressant, il n'avoit rien à emprunter ni des anciens ni des modernes: aussi, trouvera-t-on à peine deux ou trois citations dans tout ce volume. L'affectation et l'inopportunité sont peut-être, en ce genre, les seuls vices réels. Nous verrons ailleurs, qu'on n'a jamais pu avec fondement les imputer à Mylord Bolingbroke.

Ces défauts n'ont pas plus de part au ton érudit qui domine souvent dans les écrits même des Seigneurs, des Courtisans, et des Ministres de cette Nation éclairée, enfin jusques dans les débats qui divisent le Parlemens. On y reconnoit par-tout l'étude profonde qu'ils font de l'histoire, des loix nationales, et du droit public; leur goût vif pour les sciences et pour les belles-lettres; mais sur-tout, leur application à se former sur les grands modèles de l'Eloquence Grecque et Romaine.

Cette imitation n'est l'effet ni de l'enthousiasme, ni du pédantisme: c'est une conséquence nécessaire des principes qui font la base de la Constitution Britannique. Sa ressemblance avec quelques Républiques anciennes, est en particulier plus marquée à l'é-  
gard



gard de Rome. L'une avoit ses Cnfuls, dépositaires de l'autorité Royale, mais tempérée par son partage et par sa limitation annuelle. L'autre a son Roi, qui n'est au fond qu'un Consul unique perpétuel, et si l'on veut, héréditaire. La Chambre des Pairs fait dans celle-ci à peu près la même figure, que le Senat dans celle-là. Les Communes enfin, composées de Chevaliers et de Bourgeois, répondent assez exactement aux *Comitia*, ou assemblée du peuple, formée de l'ordre équestre et des simples citoyens.

Cette analogie, si sensible dans la forme du Gouvernement, a dû produire avec le temps, quelque conformité de penser et de vivre: ce rapport doit à proportion influencer dans la méthode d'élever et d'instruire les jeunes gens, que leur naissance ou leur fortune appellent aux emplois publics.

Une éloquence mâle, soutenue d'un sens droit, d'un esprit orné et d'un raisonnement subtil; fortifiée d'exemples et de preuves de fait, étoit chez les Romains, un sûr moyen de parvenir aux dignités, de s'élever enfin au faite du crédit et de la considération. Les mêmes avantages conduisent au même but dans la Grande-Bretagne. L'ambition, la vénalité, et l'esprit de parti, en abusoient souvent à Rome: Londres se récrie aujourd'hui plus haut que jamais, contre un abus semblable. Mais si ce sont des armes employées fréquemment contre le bien public, c'est aussi la seule défense que les vrais citoyens puissent opposer au sophisme et à la séduction.

Dans un Gouvernement ainsi constitué, qui ne sent que ce genre d'étude et de travail devient une obligation indispensable, pour tout particulier qui desire de s'avancer? mais plus encore pour les citoyens distingués, qui voient dans leurs familles, les honneurs et les grands emplois devenus comme héréditaires. La noble ambition d'illustrer un nom déjà célèbre, a une source bien plus pure que l'émulation et l'industrie

dustrie excitées dans un homme obscur, par le sentiment toujours humiliant d'une situation dont tout le force à se tirer.

Destiné par état, et appelé par l'exemple de ses ancêtres au service de la patrie, le jeune St. John reçut dans la fameuse Université d'Oxford, une éducation dirigée par ces grands principes. Il entra dans le monde au sortir de ses études, doué de tous les avantages qui pouvoient le mettre en état d'y jouer un rôle brillant.

Sa figure étoit agréable, sa physionomie intéressante, son air noble, ses manières engageantes, sa vivacité singulière, et sa mémoire prodigieuse. Il étoit même en garde contre l'abus de celle-ci. Délicat dans le choix des livres, il évitoit d'en lire de médiocres; de peur, disoit-il, de laisser entrer dans sa tête, des idées qui ne méritoient pas d'y avoir place, et qu'il n'auroit plus été le maître d'en chasser. Engagé depuis, dans la controverse politique dont nous parlerons, il se plaignoit souvent de la nécessité qu'elle lui avoit imposée de parcourir une infinité de misérables productions; mais ce qu'il avoit lû de bon, il se le rendoit propre et presque naturel. De là, cette abondance quelque fois même cette profusion de passages des meilleurs Auteurs anciens et modernes qui venoient s'offrir à lui, toujours à propos, soit en parlant, soit en écrivant; à table et en conversation, comme dans le Conseil, ou dans la Chambre des Communes. Ce n'étoient point des citations; M. St. John étoit bien loin d'un pareil ridicule: c'étoient des idées fondues dans les siennes, qu'il n'en pouvoit plus séparer, et qu'il avoit changées en sa propre substance. Cette observation faite par tous ceux qui l'avoient connu, sçut le garantir même du soupçon d'une affectation pédantesque.

Une perception si prompte et si vive, une mémoire si tenace, ne brilloient pas en lui aux dépens de la solidité et de la justesse. Son jugement sain, toujours

exer-

exercé par la réflexion, lui fournissoit un fond de logique naturelle, à l'épreuve de toutes les chicanes. Il faisoit au premier coup d'oeil, dévelopoit et disséquoit un raisonnement faux, quelque entortillé qu'il pût être. Singulier naturellement dans sa façon de penser, il n'affecta jamais de le paroître dans l'expression. Supérieur à tant d'Ecrivains et d'Orateurs connus, dont les idées, triviales au fond, n'ont rien de neuf que la tournure, son éloquence n'étoit pas un de ces torrens peu profonds qui, souvent arrêtés dans leur cours incertain, ne s'élancent que par cascades : Elle couloit égale, abondante, et rapide, comme un fleuve majestueux qui répand les richesses et la fertilité.

La Poésie eut aussi des charmes puissans pour Mylord Bolingbroke, et il n'étoit pas né sans dispositions pour y réussir. Lié avec Dryden au sortir de l'enfance, uni depuis à Pope par l'amitié la plus intime, il s'étoit exercé fort jeune dans cet art séduisant. Ses premiers essais sembloient annoncer des succès, dont la perspective auroit pû éblouir un esprit médiocre : épris en tout genre de la perfection, il les regarda dans un âge meur, comme plus dignes de l'indulgence de ses amis, que de sa propre estime. Parvenu enfin aux premiers emplois, il ne tenoit qu'à lui de marchander des admirateurs parmi les gens de Lettres, dont sa place étoit entourée autant que sa personne : il les protégea, les employa même de préférence (e) et les combla de bienfaits, mais sans intérêt pour son amour propre. Lorsque sa main couronnoit les Muses de Swift, de Prior, d'Addison (f), ce ne fut jamais à charge de revanche : il aimait eux

(e) Témoin la glorieuse Négociation de Prior en France, pour acheminer le Traité d'Utrecht.

(f) Ceci mérite explication. Addison n'étoit rien moins que favori de Mylord Bolingbroke. Engagé fort avant dans

eux être l'arbitre de l'art, que le rival des Artistes.

A tous ces penchans si louables, qui partageoient, dans sa jeunesse, son goût et son application, il s'en joignit un dominant, presque inséparable à cet âge, d'une imagination vive et d'une organisation sensible. Ce fut un amour effréné des plaisirs, auxquels il parut se livrer jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Cette première fougue étant un peu ralentie, on le maria (g); et la même année il fut élu, pour la première fois, Membre du Parlement. C'étoit sur la fin du Règne de Guillaume III. et dans la crise politique des Traités de partage pour la succession d'Espagne. M. St. John s'y distingua dans le parti des Toris (h), alors opposé à la Cour. Les Whigs (i) y étoient en possession de la faveur et du Ministère: c'en étoit assez à leurs adversaires, pour désapprouver toutes les mesures du Cabinet: l'événement prouva d'ailleurs, que

dans le parti des Whigs, et leur prêtant sa plume, il les servit si bien, que leur reconnaissance l'éleva depuis au poste brillant de Secrétaire d'Etat. Mais trop grand homme pour ne savoir pas en estimer un autre, Mylord Bolingbroke se fit toujours honneur de rendre justice à l'Auteur de Caton. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une anecdote que les Lettres de l'opé nous ont conservée. Ce Ministre, alors triomphant, assistoit à une représentation de cette Tragédie. Les Whigs qui partageoient la gloire d'un Ouvrage enfanté dans le sein du parti, et qui faisoient contre le Ministère, des allusions malignes des plus beaux endroits de la pièce, affectèrent de redoubler leurs applaudissemens, sur-tout, aux tirades susceptibles d'application: Non content d'y joindre les siens, Mylord Bolingbroke fit venir dans sa loge l'Auteur qui avoit joué le rôle de Caton, le loua publiquement d'en avoir si bien rendu les beautés, et lui fit présent de cinquante guinées.

(g) Avec une fille, et cohéritière du Chevalier Baronet Henri Winchezcombe

(h) Voyez Mémoires, note a.

(i) *Ibidem.*

que celles-ci n'avoient pas été bien prises. Le dernier Parlement tenu sous ce règne, et le premier de la Reine Anne, virent M. St. John augmenter de jour en jour son crédit et la considération dans la Chambre des Communes.

C'est en Angleterre un moyen fort sûr d'en acquérir bientôt à la Cour. M. St. John l'éprouva; il eut part en 1704. à la fortune de son parti, qui reprit pour un temps le dessus dans le Ministère; et dans la même promotion où M. Harley (k) fut fait Secrétaire d'Etat, il fut nommé au Secrétariat de la Guerre et de la Marine. Chargé du détail de ces deux départements, il en résulta entre lui et le Duc de Marlborough, une liaison nécessaire. Elle le mit à portée de servir souvent ce Général dans la Chambre des Communes, pendant que leur amitié subsista; mais aussitôt quelle fut refroidie, la connoissance parfaite que M. St. John y acquit des secrets de l'administration militaire, le rendit pour le Duc, un surveillant bien redoutable. Ce Général s'en aperçut trop tard; et lorsqu'en 1708. les Whigs s'emparèrent du Gouvernement, dont ils chassèrent tous les Toris, M. St. John fut une des premières victimes. Mais une conduite décente dans le Parlement, l'union et le concert qui subsistoit entre les disgraciés, leur fermeté, leur patience, et leur modération, firent plus d'honneur au parti, que leur chute ne lui avoit fait de tort, et ils se trouverent n'avoir rien perdu que leurs places. Ils ne renonçoient pas à l'espérance de les recouvrer. Un nouveau Parlement, presque tout composé de Whigs, ne les effraya point. L'esprit de parti le plus violent, les passions les plus effrenées l'entraînoient vers le précipice. Les Toris obliés, et tranquilles en apparence, se tenoient prêts à l'y pousser. Des circonstances dont nous parlerons ailleurs

(k) Voyez Mémoires, note f.

ailleurs (1) hâterent en 1710. le moment de sa dissolution. Ce fut la première démarche des Toris victorieux. M. St. John fut élevé au poste important de Secrétaire d'état, et peu après élu Membre du nouveau Parlement.

Ce n'étoit pas assez d'y soutenir par son éloquence, les opérations du Conseil Privé; de présenter à celui-ci, les différents objets de ses délibérations; d'en diriger, par ses dépêches, l'exécution dans les Cours étrangères; de veiller sans cesse sur les intrigues et les mouvemens du parti opposé; d'entrer dans les petits manéges et les tracasseries de femmes, qui agitoient alors le Cabinet de la Reine: il falloit encore gagner les suffrages d'une nation, accoutumée à juger ceux qui la gouvernent, et consacrer l'autorité par le sceau de l'approbation publique. Il parut alors un ouvrage périodique, intitulé *l'Examineur*, dont les premières feuilles portèrent aux Whigs les derniers coups. Les meilleures plumes du tems (m) y furent employées sous les yeux de M. St. John; mais, non content de présider à ce travail, il voulut y contribuer de plusieurs pièces entières, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les mieux écrites.

Ce fut par des occupations aussi épineuses et aussi compliquées, que M. St. John commença son fameux Ministère. Il le vit couronner en 1712. par les honneurs de la Pairie, sous le titre de Vicomte de Bolingbroke. Je n'en retracerai ici ni les principes, ni les événemens. Ils tiennent trop à l'histoire de l'Europe pour que le gros des faits puisse être ignoré de personne. Toutes les anecdotes, tous les ressorts secrets, qui purent alors échapper aux regards des spectateurs, se trouvent aujourd'hui dévoilés dans

(1) Voyez Mémoires, note g.

(m) Prior, le Docteur Swift, le célèbre Atterbury, Evêque de Rochester, etc.

dans les mémoires du temps, devenus publics à mesure que les principaux personnages ont disparu de dessus la scène. Les Ouvrages même de Mylord Bolingbroke ont répandu le plus grand jour sur l'affaire si contentieuse de la paix d'Utrecht. Elle fut le chef-d'oeuvre de son administration, l'époque de sa gloire, et la source de tous ses malheurs. Nous n'en ferons point ici le détail; ce seroit anticiper sur le récit intéressant qu'il en a fait lui-même.

Les Whigs publièrent par-tout qu'il en avoit mérité de plus grands. On ne les crut pas. D'autres plus modérés, imputoient à ce Ministre de s'en être attiré du moins une partie. On les crut davantage. Lui-même n'avoit pas évité assez soigneusement, tout ce qui pouvoit donner prise à la malignité. Occupé du fond, il comptoit pour trop peu de chose, le poids et l'importance que le public donne à la forme.

Il s'étoit fait une habitude, peut-être un système, d'allier les douceurs de la volupté avec l'embaras des affaires. Dans les temps si critiques, où tout autre que lui en auroit été accablé, il ne fit point mystère de ses délassements. Persuadé que les sots n'ont jamais de loisir, il osoit avouer le sien et en jour à porte ouverte. La vivacité de sa perception et la précision naturelle de ses idées, lui firent négliger les secours de l'ordre et de la méthode. Né pour tout voir en grand, il faisoit l'ensemble; mais il abusoit quelquefois de sa maxime favorite; „Que trop de „détail rétrécit l'esprit, et qu'une exactitude minutieuse est antipatique avec le génie.“ Mylord Bolingbroke ne respectoit pas davantage le ton mystérieux, et l'obscurité affectée; mécanisme usé qui ne mit jamais sa pénétration en défaut. Gardant le secret, mais dédaignant l'art d'en faire de tout: avec plus de facilité que de goût pour la raillerie, il ne l'exerçoit point contre la franchise et l'ingénuité; mais,

## I. Partie.

B

mais, prompt à démasquer l'affectation et la charlatanerie, il les punissoit par le ridicule.

Rarement avec un pareil tour d'esprit, réunit-on les suffrages du vulgaire. Il est des gens de tout état, qui jugent d'une opération par le travail qu'elle coute; d'un homme en place, par sa gravité, et de l'occupation qu'on a, par celle qu'on affiche; pour qui tout est immense, parce que tout chez eux est petit et borné; et qui, voyant les objets doubles, s'imaginent qu'on les voit mal, lorsqu'on les simplifie.

Ce préjugé d'abord ne fut pas favorable à Mylord Bolingbroke. L'esprit de parti sçut l'entretenir pendant son Ministère, et le consacrer après sa disgrâce, Elle fut complete. Persecuté par ses ennemis, censuré par les indifférens, il eut encore la douleur de se voir soupçonné par ses amis mêmes. Sa réputation attaquée par le cri public, en souffrit d'abord quelque atteinte.

Il étoit sûr, avec le temps, de réfuter et de détruire les accusations des Whigs: c'est ce qu'il a fait, et par ses écrits, et par sa conduite.

La censure l'inquiétoit peu. Il avouoit ses fautes, et ne le croyoit pas sans vices. Les unes étoient légères et en petit nombre; les grands services les avoient rachetées: il ne rougissoit point des autres: les talens, les vertus emportoient la balance. C'en étoit assez pour sa philosophie; elle n'admettoit ni n'exigeoit dans la morale une perfection pratique; chimère enfantée par l'hypocrisie, et adoptée par l'enthousiasme.

Les soupçons des Toris étoient infiniment plus sensibles à Mylord Bolingbroke, et plus allarmans pour sa délicatesse. Il ne s'agissoit de rien moins que d'une trahison faite à tout son parti. Son premier soin sur de s'en justifier: et c'est l'objet de ces Mémoires.



Il les adressa en forme de lettre, à son ami le Chevalier Windham. Liés de plus par l'intérêt de parti, leur confiance étoit intime. On n'en abusâ de part ni d'autre; et cette lettre si délicate, n'a été publiée qu'après la mort de tous les deux.

On ne peut plus douter, après l'avoir luë, que de Tori zélé, le Chevalier Windham ne fût devenu un chef secret du parti Jacobite. Il en fut toujours soupçonné; en Angleterre, on ne craint que les preuves. Une conduite mesurée, quoique fière et hardie. le mit à l'abri de la rigueur des Loix. Son audace à braver dans quelques occasions et le nouveau Roi et son Ministère, ne lui attira que des châtimens peu propres à l'effrayer; comme d'être envoyé à la Tour par ordre de la Chambre, ou de recevoir de l'Orateur, une légère reprimande. Ces petits orages ne l'empêcherent point de rester dans le Parlement, et d'y briller jusqu'à sa mort à la tête de l'opposition.

On trouvera dans ces Mémoires, les plus grands détails sur tout ce qui s'est passé de personnel à Mylord Bolingbroke, jusqu'à l'époque où ils finissent. Ce ne fut pas si-tôt celle de son pardon, moins encore de son rétablissement. Le premier ne lui fut expédié qu'en 1721. quoique promis dès 1716. l'autre ne fut jamais bien complet. Il obtint en 1725, un acte du Parlement, qui l'habilitoit à recueillir la succession de son ayeul; mais ses titres et ses honneurs ne lui furent jamais rendus juridiquement, quoiqu'il ait toujours continué d'en jouir dans la société.

Cette grace imparfaite devint, avec raison, un nouvel outrage pour lui. Il s'en vengea sur le Ministre (n) qui s'étoit paré dans cette occasion, des dehors d'une générosité que personne ne crut sincère.

B 2

Tant

(n) M. Robert Walpole. Voyez Mémoires, note 7.

Tant que ce Ministre vécut, il eut dans la personne de Mylord Bolingbroke un dangereux ennemi. Exclue du Parlement, il n'y fit plus entendre ces harangues victorieuses, qui avoient fit souvent décidé la pluralité en faveur de son parti, ou soulevé contre ses adversaires l'indignation publique. Il leur fit succéder presque journallement, ces petits écrits rapides et pressans, qui lui coûtoient si peu de peine, et qui en faisoient tant au Ministère: chef-d'oeuvre d'une polémique ou inconnue ou déplacée hors de la Grande-Bretagne: genre qui ne convient qu'à son gouvernement, comme ce gouvernement n'est fait que pour l'Isle où il est établi.

Mylord Bolingbroke devint, de la sorte, plus redoutable à ses ennemis, du sein de l'exil ou de la solitude, qu'il ne l'auroit été dans l'enceinte de Westminster. Ses traits lancés de loin, n'en faisoient pas moins de ravages; et déguilés sous mille formes différentes, n'en portoient que des coups plus furs. Une des voies les plus ordinaires dont il se servit pour manifester ses idées et ses réflexions sur le Gouvernement, fut celle des papiers publics. Le fameux *Craftman*, (ouvrage périodique, aujourd'hui si dégénéré,) lui dut pendant plusieurs années son succès et sa réputation. Cette guerre de plume donna plus d'une fois à Mylord Bolingbroke tout l'honneur de la victoire. S'il ne put en cueillir le fruit, en relevant la fortune de son parti, il eut du moins la satisfaction d'en rassembler les restes épars et découragés, de les voir unis sous sa direction, et animés de son esprit, faire encore trembler les vainqueurs.

Je n'entrerai point ici dans le détail des autres occupations qui ont partagé la vie de Mylord Bolingbroke, depuis son retour en Angleterre. Il ne quitta pas pour toujours la France. Le souvenir des premiers chagrins qu'il y avoit essuyés, fut bientôt effacé par les agrémens qu'il y éprouva: et les amusemens qu'ils

qu'il sçut s'y procurer, le dédommagerent des plaisirs de Londres.

Remarié en France avec une Veuve de qualité (o), qui lui avoit apporté des biens et des procès considérables, Mylord Bolingbroke eut un motif de plus pour y faire de fréquens voyages et de longs séjours. Il vécut à Paris dans la plus grande et la meilleure compagnie, en tout sens et à tous égards; mais plus touché, selon le génie de sa nation, des délices de la campagne, il s'étoit choisi auprès d'Orléans, une habitation enchantée (p), où il passoit des jours heureux dans les bras de la Philosophie, de Muses, et de la Volupté.

B 3

Ce

(o) La Marquise de Villette, nièce de Madame de Maintenon.

(p) C'est la Source, lieu si charmant que le Continuateur de Rapin-Thoiras n'a pas craint de faire une digression pour s'arrêter à le décrire. La beauté Romanesque de cette situation, et la singularité unique qu'elle refferme, méritent peut-être qu'on rapporte ici mot pour mot le passage de ce Historien. Tom. 13.

„Ce Seigneur, pendant qu'on le poursuivoit en Angleterre  
 „passoit en France d'agréables momens. Il avoit choisi  
 „pour sa retraite, le lieu le plus charmant qu'il y ait peut-  
 „être dans le monde. J'y ai passé, et j'avone que la Poésie  
 „n'a rassemblé nulle part tant d'agrémens qu'il y en a  
 „dans ce Canton. Cet endroit délicieux se nomme la Source :  
 „il est situé au midi d'Orléans, à une petite lieue de cette  
 „Ville: il n'a pas plus d'étendue qu'en a le Loiret, rivière  
 „singulière qui porte bateau dès sa source, et qui tombe  
 „dans la Loire, après une demi lieue de cours tranquille  
 „de l'Orient à l'Occident. Celui de ses bords qui est op-  
 „posé au Nord et qui regarde Orléans, forme une espee  
 „de terrasse, qui est ornée d'un beau vignoble et de plu-  
 „sieurs maisons proprement bâties. Une large et riante  
 „prairie commence à l'autre bord, et s'étend jusqu'à des  
 „vignes qui sont presque sur le bord de la Loire. Cha-  
 „que vigne a sa maison de campagne, où les propriétaires  
 „viennent ordinairement passer les Fêtes et les Dimanches  
 „Or

Ce fut dans le long cours de cette vie privée, que Mylord Bolingbroke composa ses divers ouvrages, dont la réputation est si solidement établie. Méta-physique, morale, histoire, politique, littérature universelle, tout fut de son ressort. La Critique n'a pas épargné ses écrits. L'esprit de parti toujours subsistant, l'entêtement des Sectes, et l'intérêt d'un corps puissant dans tous les Etats, ont fait après sa mort plus d'ennemis à sa mémoire, que sa fortune et ses talens n'en avoient fait à sa personne.

Vains efforts, injustes cléments, démentis par la voix publique! Une Nation libre, sçavante et philosophe, décerne l'immortalité au nom de Bolingbroke. L'Europe, en la lui confirmant, justifie la noble confiance avec laquelle ce grand homme prit toujours pour juge la postérité. On n'attendra point que je fasse ici l'analyse ni l'énumération de ces  
ouvr-

„Orleans, bâtie presque à mi-côte sur les bords de la Loire,  
„et en forme d'amphitéâtre, termine cette perspective.“

„Ce fut à l'extrémité de cette terrasse enchantée, que le  
„suprêmeux Ministre, (ainsi l'avoit caractérisé le Comité, qui  
„avoit bien voulu mettre fin à ses plaisirs;) ce fut, dis je,  
„là, que le Vicomte de Bolingbroke fixa son séjour dans  
„une maison commode, et dans les jardins de laquelle étoit  
„la source de la rivière singulière dont j'ai parlé. Cette  
„source est une espèce de pièce d'eau, large de 20. ou 25.  
„pieds en carré, d'où sort la rivière entière, aussi large  
„et aussi profonde qu'elle l'est quand elle se jette dans la  
„Loire. Comme ce Seigneur ne manquoit point d'argent,  
„il fit de cette maison une espèce de Château, et il embellit  
„extrêmement les jardins. La chère délicate qu'il faisoit à  
„ceux qui venoient le visiter dans sa solitude, son air gra-  
„cieux, son esprit, ses manières polies, y attiroient tout ce  
„qu'il y avoit de Noblesse aux environs; et par-dessus tout  
„cela, l'aimable Marquise D. L. V. auroit suffi pour char-  
„mer ses ennuis, et lui faire oublier tout ce qu'il avoit laissé  
„en Angleterre. Je ne fais point de doute que souvent il  
„n'ait regretté ce séjour enchanté, et qu'il n'y pensât encore  
„quelquefois avec plaisir.“

ouvrages: les uns sont traduits en François, et entre les mains de tout le monde; les autres le seront bientôt. Une simple notice n'apprendroit rien à mes lecteurs: un extrait seroit déplacé dans un discours préliminaire. Je finirai donc celui-ci avec la vie de notre Auteur.

Mylord Bolingbroke s'étoit retiré depuis quelques années à *Battersea*, patrimoine de ses ancêtres. Là, dans la jouissance d'une Bibliothèque, estimée quarante mille livres sterlings, et dans la société de quelques gens de lettres, il trouvoit un charme puissant contre les maux de la vieillesse et l'ennui de la solitude. Une maladie lente, cruelle et corrosive, mit dans les derniers temps sa constance à l'épreuve. Les secours de la Philosophie peuvent être efficaces contre les terreurs de la mort: mais qu'ils sont incertains contre une douleur continuë et une destruction graduelle! Mylord Bolingbroke souvint l'honneur de ses principes: il mourut sans foiblesse, le 25. Novembre 1751. âgé de 79. ans.

Quoiqu'il n'eût point laissé d'enfans de ses deux mariages, son nom et ses titres ne s'éteignirent point avec lui. Ils étoient reversibles, par l'érection de sa Pairie, à *Sir Henri* son pere et à ses descendans mâles. Ce Chevalier vivoit encore en 1715. lors de l'acte d'*Attainder*, porté contre Mylord Bolingbroke. Heureusement pour cette Maison, le pere étoit sur les affaires du Gouvernement dans des principes fort opposés. Whig déclaré, il mérita pour sa famille un dédommagement des honneurs qu'elle avoit perdus dans la personne de son fils aîné. Créé en 1715. Vicomte de *St. John*, *Sir Henri* en transmit le titre à sa postérité. Celui de Bolingbroke y a été réuni sur la tête de l'héritier commun; jeune Seigneur de la plus aimable figure, dont les talens et l'éducation annoncent le digne neveu d'un oncle si célèbre.

MEMOIRES SECRETS  
DE MYLORD  
BOLINGBROKE,

SVR LES  
AFFAIRES D'ANGLETERRE.

*A. M. le Chevalier Windham.*

Je connoissois le caractère général de l'humanité, et en particulier celui de mes compatriotes. C'en étoit assez pour m'attendre à être aussi oublié des Toris (a) durant mon exil, que si nous n'avions jamais vécu et agi ensemble. Je comptois là-dessus :  
bien-

(a) Il seroit inutile d'entrer ici dans une étymologie de ce mot, non plus que de celui de *Whigs* : ce sont des sobriquets de parti, tels que les noms de Huguenots, de Frondeurs, et autres que la France a vû naitre dans les guerres civiles. Il n'est pas plus facile de donner de ces deux partis une définition exacte. Ce seroit mal à propos qu'on attribueroit aux Toris une soumission constante aux volontés de la Cour ; de même qu'aux Whigs, une opposition toujours soutenue. Les uns et les autres ont varié à cet égard, selon que l'intérêt, et la jalousie de la domination, ont exigé qu'ils fussent pour ou contre le Ministere. On a vu sur les autres points, qu'on regarde comme essentiels à chacun de ces deux partis, des variations aussi fréquentes. Les principes généraux et les caractères distinctifs des Toris se trouveront développés dans la suite de ces Memoires, en opposition avec ceux des Whigs ; et c'est en effet cette opposition réciproque, qui, dans toutes les occasions, doit être regardée comme l'unique règle de leur conduite. Au reste, on ne peut pas dire que ces deux partis soient entièrement éteints, quoique leur nom le soit à peu près en Angleterre : ils y subsistent encore, mais incorporés et comme fondus dans les deux qui ont réuni ou absorbé tous les autres, sçavoir celui des Whigs dans le parti de la Cour, et celui des Toris dans l'opposition.

blen-loin d'imaginer que je dusse vivre encore dans leur souvenir, seulement pour être condamné tout haur par une moitié de ce parti, et censuré tout bas par le plus grand nombre dans l'autre moitié.

Aussi-tôt que je fus séparé du Prétendant et de ses intérêts, je me déclarai tel: je fis écrire en Angleterre ce que je jugeai suffisant pour mettre mes amis sur leurs gardes contre toute surprise au sujet d'un événement, dont il étoit de leur intérêt, autant que du mien, qu'ils fussent exactement instruits. Dès que les adhérents de ce Prince commencèrent à élever leurs clameurs contre moi dans ce pays-ci, et à répandre de tous côtés le scandale de leurs lettres circulaires, je pris de nouveau les mêmes précautions: leurs vaines accusations furent réfutées. Il en fut dit assez, pour donner à mes amis une idée générale de ce qui m'étoit arrivé, ou du moins, pour les obliger de suspendre leur jugement, jusqu'à ce que je pusse leur écrire moi-même plus au long et plus clairement. Ne condamner personne sans l'entendre, est une règle de l'équité naturelle, qu'on voit rarement violée en Turquie, ou même dans le pays d'où j'écris. Je m'étois flatté, je l'avoue, qu'elle ne le seroit pas à mon égard dans la Grande-Bretagne; je me reposai sur cette confiance, et fis peu d'attention à aucune de ces indécentes méthodes qu'on essaya alors pour attaquer ma réputation. L'événement m'a démontré que je comptois trop sur mon innocence, et sur la justice de mes anciens amis.

Il étoit évident que le Chevalier (b) et le Comte de Mar (c) espéroient de faire tomber sur moi l'imputation de trahison, d'incapacité, ou de négligence. Il leur importoit peu laquelle des trois, pourvu qu'ils

B 5

pussent

(b) De S. Gerge.

(c) Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse sous la Reine Anne, et ensu te chef du parti Jacobite dans ce Royaume.

puffent attribuer à une seule, le défaut de secours de la part de la France. Ils s'imaginoient de justifier par-là leur fuite précipitée d'Ecosse, contre laquelle leurs meilleurs amis se récrioient, et de couvrir la faute capitale qu'ils avoient commise dans l'origine en assemblant les Montagnards et leur faisant prendre les armes, dans le temps et de la manière dont cela fut exécuté.

Les Ecossois déçus tout-d'un coup des espérances chimériques dont on les avoit flattés, étoient faciles à irriter dans le désespoir où ils se voyoient réduits. Ils n'avoient éprouvé aucune sorte d'appui, et il leur étoit naturel de croire qu'ils en avoient manqué par ma faute, plutôt que de penser que leur Général les eût engagés à se soulever, précitément au point où il étoit impossible qu'ils fussent soutenus de la France, ou de nulle autre part du monde.

Le Duc d'Ormond, (d) devenu la dupe de sa popularité, étoit d'assez mauvaise humeur du tour que les affaires prenoient, pour être bien aisé de trouver quelqu'un à qui s'en prendre. Les émissaires de cette Cour-ci, dont la commission étoit d'amuser, lui en avoient toujours imposé, et il y avoit encore d'autres intrigans qui croyoient trouver leur compte à l'attirer de leur côté. Je n'avois jamais été dans son secret, pendant que nous étions ensemble en Angleterre;

et

(d) Mort à Avignon. Le même qui avoit détruit les galions et brûlé la flotte Françoisé dans le port de Vigo en 1702. et qui eut en 1712. le commandement de l'armée en Flandre. Il étoit du moins pour la représentation, à la tête du parti des Toris en Angleterre et en Irlande. La chute de ce parti, après la mort de la Reine Anne, l'entraîna dans celui des Jacobites en 1715. Il fut accusé de haute trahison par le Général Stanhope, pour les mêmes affaires que les Lords Oxford et Bolingbroke. M'étant pas encore en état de se déclarer, et craignant que ses intelligences avec le Prétendant ne fussent découvertes, il prit le parti de passer en France.



et depuis son arrivée en France, il fut toujours gouverné par d'autres, ou (ce que je croirois plutôt) il concourut avec eux à me tenir éloigné de la confiance. La parfaite indifférence que j'avois montrée à cet égard, pouvoit l'avoir conduit au point d'agir séparément, à celui d'agir même contre moi.

Toute la tribu des Irlandois et la cabale des Papistes, saisirent avec empressement la première occasion d'évaporer leur bile contre un homme qui avoit constamment évité toute intimité avec eux, qui avoit agi dans la même cause, mais par un principe différent, et qui ne se proposoit rien moins, que de leur procurer les avantages dont ils s'étoient flattés.

Que ces différentes personnes, pour les raisons que j'ai expliquées, ne fissent qu'un cri contre moi, cela n'est pas merveilleux; le contraire l'auroit été pour quelqu'un qui les connoîtroit aussi-bien que je le fais: mais que les Toris Anglois leur servent d'écho, je dis plus, que mon caractère demeure au moins douteux parmi vous, pendant que ceux qui les premiers ont répandu la calomnie, sont devenus honteux de la soutenir sans preuve, et ont cessé leurs clameurs; c'est, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais attendu; et il peut bien m'être permis de le dire, autant la surprise a été extrême, autant la leçon sera forte pour moi.

Les Whigs (e) m'accusèrent et me déclarèrent vaincu. Ils allèrent plus loin, (du moins dans ma façon de penser, ce coup fut plus cruel que tous les autres: ) Par une représentation partielle des faits et de circonstances combinés de la manière la plus conforme à leur dessein, et publiés dans tout l'univers, il ne tint pas à eux de me ridiculiser comme un fripon: mais je l'evois bien mérité de leur part, selon les notions de la justice de parti. Les Toris, il est vrai, ne m'ont ni accusé, ni atteint; mais ils ont fait

(e) Voyez la note a.

et font encore quelque chose de semblable à ce qui m'a été plus sensible de la part des Whigs, que l'accusation ni la condamnation; et j'éprouve ce traitement de la part des Toris, après l'attachement inviolable, et presque l'obéissance que j'ai montrée à leur parti; pendant que je suis actuellement un proscrit, privé de mes honneurs, dépouillé de ma fortune, arraché à ma famille et à ma patrie, uniquement pour l'amour d'eux.

Quelques unes des personnes que j'ai vues ici, et avec lesquelles j'ai eu le plaisir de parler de vous, vous ont peut-être dit, que bien-loin d'être accablé par la tempête de malheurs dont j'ai été agité en dernier lieu, je la soutiens avec fermeté et même avec gaïeté. Cela est vrai, mais il l'est aussi que le dernier éclat de tonnerre a été prêt de m'écraser. Nous devons attendre de nos ennemis toute sorte de mauvais traitemens; nous y sommes préparés, nous n'en sommes que plus animés, et quelquefois même nous en triomphons. Mais quand nos amis nous abandonnent, qu'ils nous attaquent eux-mêmes, et qu'ils faussent pour cela l'occasion où nous avons le plus besoin de leur support, et le meilleur titre pour y prétendre, l'esprit le plus ferme a de la peine à y résister.

Dans ces fâcheuses circonstances rien ne soutenoit mon courage, que la connoissance des illusions qui flattoient le parti des Toris; et l'espérance que je conservois de pouvoir bientôt leur ouvrir les yeux, en justifiant ma conduite: j'attendois que l'amitié, ou du moins la curiosité, engageât le parti à envoyer quelqu'un, dont le rapport pût mettre sous ses yeux le pour et le contre de cette question. Quoique cette espérance fût fondée, et que vous eussiez besoin d'être instruits, au moins autant que moi d'être justifié, je m'en suis cependant flatté en vain jusqu'à présent.

C'est

C'est donc pour réparer ce malheur autant qu'il est en mon pouvoir, que je me résous à mettre par écrit la substance de ce que j'aurois eu à dire, si vous m'aviez mis dans le cas. Je garderai ces Mémoires, jusqu'à ce que le temps et les événemens fassent naître quelque occasion de vous les communiquer : celle de le faire avec quelque avantage pour le parti, sera vraisemblablement perdue ; mais ils resteront du moins à la postérité. Au pis aller, si cette satisfaction me manque, j'aurai en les écrivant, celle d'ouvrir mon coeur à un ami, et de constater devant un juge équitable l'état de la cause, tel qu'il me paroît être entre les Toris et moi. *Quantum humano consilio efficere potui, circumspectis rebus meis omnibus rationibusque subductis, summam feci cogitationum mearum omnium, quam tibi, si potero, breuiter exponam.*

Il est nécessaire pour mon dessein, que je rappelle ici à votre idée l'état des affaires dans la Grande-Bretagne depuis la fin de 1710. jusqu'au commencement de 1715. qui fut l'époque de notre séparation. Je ne remonte pas plus haut ; parce que le rôle que je jouai avant ce temps là, en débutant dans les affaires publiques, fut celui d'un Toris, et par conséquent tout d'une pièce avec ce que j'ai fait dans la suite. Tout ce qui a précédé cet espace de temps, n'a pas d'ailleurs influé immédiatement sur ce qui est arrivé depuis ; les étranges événemens que nous avons vus sous ce règne, ayant été pour la plupart amenés par tout ce qu'on a fait ou négligé de faire pendant les quatre dernières années de la Reine Anne, Le souvenir en est si récent, que je m'y arrêterai peu : il me suffit de vous tracer une légère esquisse de la face de notre Cour, et de la conduite des différens partis durant ce temps là. Votre mémoire, en suppléant les couleurs qui y manqueront, finira bientôt le tableau.

Depui

Depuis que j'ai quitté la Grande-Bretagne, je n'ai pas eu l'avantage d'agir sous les yeux du parti que je servois, ni même de pouvoir de temps en temps appeller à son jugement. Le gros des événemens a été manifeste; mais les démarches particulières qui les ont préparés, ont été ignorées du public, ou fausement représentées par des gens avec qui je n'ai jamais été parfaitement d'accord excepté dans un seul point: c'est qu'eux et moi n'étions pas faits pour rester plus longtems embarquées sur le même bord. Il est donc à propos d'entrer à ce sujet dans un plus grand détail.

Dans l'Été de 1710, la Reine fut engagée à changer son Parlement et son Ministère. Les intrigues du Comte d'Oxford (f) avoient pû en faciliter les moyens. La violente poursuite contre Sacheverel (g) et d'autres mesfutes peu populaires pouvoient aussi en avoir

(f) Robert Harley. Il avoit été Orateur des Communes, ensuite Secrétaire d'Etat en 1704. Les Whigs s'étant rendus les Maîtres en 1708, lui firent ôter sa place. Il eut sa revanche en 1710, il fut d'abord fait Chancelier de l'Échiquier et Commissaire de la Trésorerie, enfin Comte d'Oxford, et grand Trésorier, à la place de Mylord Godolphin.

(g) Théologien et Prédicateur Angliean, fort déchainé contre les Whigs et les Presbyteriens, fort zélé pour l'autorité Royale et la haute Eglise. Ses Sermons furent dénoncés au Parlement; on en fit une affaire de parti. Quelque chose de singulier, ce fut de voir le Ministère poursuivre avec chaleur un homme qui prêchoit et soutenoit le dogme de l'obéissance passive; et un Parlement Angliean, devenu l'organe des Sectaires contre sa propre Eglise. Quoique ce Parlement réunisse deux caracteres qui ne se trouvent point ailleurs joints sous ce même titre, (ceux de Corps représentatif de la Nation et de Premier Tribunal,) il s'en fallut de beaucoup qu'on le reconnût unanimement pour juge de cette question: sçavoir, si l'accusé avoit trop étendu dans ses Sermons les bornes de l'autorité Royale, et trop resserré celles d'une résistance légitime. Le parti Whig y domineit; et se trouvant d'accord cette fois-ci avec le Ministère, il fit recevoir

avoir fait naître les occasions, et encouragé la Reine dans sa résolution : mais la véritable cause originaire fut son mécontentement des mauvais procédés qu'elle eut à essuyer personnellement dans sa vie privée, et dans quelques détails peu importants de l'exercice du pouvoir. Un peu plus de complaisance sur ces bagatelles, de la part des personnes (h) à qui elle l'avoit confié, auroit assuré les rênes du Gouvernement entre les mains qui les tenoient depuis son avènement à la Couronne.

J'ai bien peur que nous ne soyons entrés à la Cour et dans les affaires, avec les mêmes dispositions qui animent tous les partis ; que le principal motif de nos actions n'ait été d'avoir le gouvernement de l'Etat entre nos mains ; que nos principales vues n'ayent eu pour objet la conservation de ce pouvoir, de grands emplois pour nous-mêmes, des moyens de récompenser tous ceux qui avoient servi à notre élévation, et des armes pour nuire à tous ceux qui s'y étoient oppo-

recevoir et entendre, avec beaucoup d'appareil, plusieurs jours de suite, l'accusation contre ce Docteur. Quelqu'envie qu'on eut de sévir contre lui, les Loix, et les Toris qui le défendoient, ne permirent pas de pousser fort loin la rigueur. Autant la poursuite avoit été violente, autant la peine fut légère ; elle se réduisit à lui défendre de prêcher pendant trois ans, et à condamner au feu les sermons dénuancés. Le peuple ne fut pas la dupe de ce zèle Parlementaire ; on vit que le cabale et l'esprit de parti l'avoit plus excité, que l'amour du bien public. L'acharnement des Whigs devint odieux au public et à la Reine même : elle avoit entendu, sans être vue, tous les débats des deux partis. Dans la chaleur de la dispute il étoit difficile qu'on ne laissât point transpirer le fond des principes et des caractères qui les distinguoient. Elle en reconnut de si dangereux dans celui de Whigs, qu'ils perdirent dès ce moment, et sa faveur, et sa confiance. Les Toris seurent en profiter pour la disposer à un changement dans le Ministère.

(h) Le Duc et la Duchesse de Malborough, les Lords Godolphin, Sunderland, Sommers, Goyper, etc.

opposés. Il est vrai cependant qu'avec ces considérations d'intérêt particulier et d'esprit de parti, il y en avoit d'autres mêlées, qui avoient pour but le bien public de la Nation, ou du moins ce que nous croyons l'être.

Nous regardions les principes de politique qui avoient généralement prévalu dans notre gouvernement depuis la révolution de 1688. comme destructifs de nos véritables intérêts, propres à nous mêler trop avant dans les affaires du Continent, tendans à l'appauvrissement de notre peuple et au relâchement des liens de notre constitution, tant dans l'Eglise que dans l'Etat. Nous supposions que le parti des Toris formoit la masse de l'intérêt foncier (i), et n'avoit aucune influence contraire mêlée dans la composition: que celui des Whigs étoit un reste de l'union formée contre les mauvais desseins de la Cour sous le règne de Charles II. fortifiée et employée à des usages contraires par Guillaume III. mais encore assez foible pour chercher un appui dans les Presbytériens et les autres Sectaires, dans la Banque et les autres Compagnies, dans la Hollande et les autres Alliés. De-là, il s'ensuivoit selon notre jugement, qu'ils avoient été forcés, et le seroient encore, d'asservir l'intérêt national aux intérêts de ceux qui leur prêtoient une force additionnelle, sans laquelle ce parti ne

(i) C'est ainsi que je rends l'Anglois *Landed interest*, c'est-à-dire l'intérêt des propriétaires des fonds de terre. Il formoit un corps qui a toujours été intimement lié à celui des Toris, dont il faisoit même une partie la plus solide: il est encore aujourd'hui en opposition avec le *Money-interest*; c'est celui des gens à portefeuille; *Money-men*, c'est à-dire, qui ont leur argent placé sur les fonds publics, ou qui le font valoir par le Commerce des Actions, Billets de Banque, et autres papiers de crédit. Ceux-ci étoient en général attachés aux Whigs, dont le plus grand nombre possédoit des biens de cette nature. Ces deux intérêts opposés ont à peu près suivi le sort des deux partis qui les soutenoient.

ne pourroit jamais être préponderant. Les vuës de ceux d'entré nous qui pensoient de cette manière, étoient donc de profiter de la faveur, pour ruiner le parti des Whigs, ou rendre leurs supports inutiles, et remplir de Toris les emplois du Royaume, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Nous nous imaginions que de telles mesures, jointes à l'avantage du nombre et des possessions, nous assureroient contre toute atteinte durant le règne de la Reine, et que nous deviendrions bientôt trop considérables, pour n'être pas en état de faire nos conditions dans tous les cas qui pourroient arriver après; sur lesquels, à dire vrai, je crois que peu, ou même aucun des nôtres, n'avoit fixé une résolution.

Pour réussir dans tous ces projets, je ne crois point du tout que l'idée de persécuter les Non-conformistes fût entréa dans la tête à personne de ce parti. Par les Bills pour prévenir la *conformité occasionnelle* (k) et les progrès du schisme, on espéroit seulement de leur

(k) Personne en Angleterre ne peut être revêtu d'aucun emploi civil ni militaire, qu'il n'ait reçu la Communion dans l'Eglise Anglicane. Ainsi, nonseulement les Catholiques Romains, mais les Protestans mêmes des différentes sectes tolérées en Angleterre, et qui sont tous compris sous la dénomination générale de *Non conformistes*, sont exclus de droit, de toutes les charges de robe, d'épée, ou de finance. Il arrivoit souvent que pour lever cet obstacle, on avoit recours à certains expédiens de mauvaise foi, comme de s'acquiescer de ces actes extérieurs, au moment que l'on desiroit d'entrer en possession d'un emploi; et qu'après en avoir été revêtu, on rentrait ouvertement dans la Communion qu'on professoit auparavant. C'est ce qu'on appelloit *conformité occasionnelle*. Cet abus excitoit d'autant plus vivement le zèle des Toris, qu'en le prévenant, ils fermoient la porte à un grand nombre de Presbytériens, tous partisans des Whigs, et assuroient de plus en plus leur supériorité. L'Acte passé en 1711, exigeoit que tout Candidat, avant de se quali-

leur ôter les moyens de nuire. Ces Bills furent jugés nécessaires pour notre intérêt de parti, et ne paroissent d'ailleurs ni injustes ni déraisonnables. Le bien de la société peut exiger que personne ne soit privé de la protection du Gouvernement à cause de ses opinions en matière de Religion; mais il ne s'enfuit point de-là, qu'on doive charger (en aucun degré que ce soit) de la conservation d'un établissement, des gens qui, pour agir en conformité de leurs principes, sont obligés de faire leurs efforts pour renverser ce qui est établi. Une indulgence pour les consciences que les préjugés de l'éducation et la longue habitude ont rendu scrupuleuses, peut être conforme aux règles de la politique et de l'humanité; mais il n'en faut pas conclure que le Gouvernement soit dans aucune obligation d'avoir cette indulgence pour des consciences trop tendres, ou de conniver à la propagation de ces pré-

qualifier pour une charge ou emploi quelconque, eût professé, au moins une année entière, la Religion Anglicane. Cette profession consistoit en trois Communions dans cette Eglise, et une absence constante pendant le même temps de toutes les assemblées, ou conventicules des Non-conformistes. Si après avoir rempli ces conditions, le nouveau Titulaire se trouvoit convaincu d'y avoir assisté dans la suite, le même Acte le déclaroit déchu de son emploi. Celui pour arrêter les progrès du schisme portoit une défense expresse de tenir école publique ou particulière, sans avoir rempli les conditions du précédent, et prêté les sermens ou signé les formulaires exigés par la discipline de l'Anglise Anglicane: les mêmes peines étoient infligées en cas de rechute; et de plus, il falloit obtenir pour l'érection desdites écoles, une permission de l'Evêque Diocésain. Ces Actes ont subsisté dans leur entier jusqu'en 1718. que la reconnaissance des Whigs et de George I. engagea le Parlement à en adoucir quelques articles, en faveur du zèle des Non-conformistes pour ce parti et pour la Maison d'Hanover.



préjugés et de ces habitudes. Le mauvais effet étant sans remède peut par conséquent mériter quelque tolérance; mais la cause est trop pernicieuse pour ne pas être prévenue, encore moins pour qu'on lui laisse établir aucun droit ni titre. Les Bills dont je parle, sembloient d'ailleurs assurer l'observation des anciennes Loix, plutôt qu'en imposer de nouvelles. Cette précaution parut nécessaire pour la sûreté de l'Etat ainsi que de l'Eglise, dans un temps où le souvenir de la ruine de tous les deux, et des mains qui y avoient travaillé, étoit tout fraîchement gravé dans la mémoire des hommes.

La Banque, la Compagnie des Indes Orientales, et en général tous ceux qui formoient l'*intérêt pé-*  
*cuniaire* (1), n'avoient certainement rien à appréhender de ce qu'ils craignoient, ou affectoient de craindre de la part des Toris; c'est-à-dire, un renversement total de notre propre parti, auroit été frappé même coup. L'intention de ceux qui étoient les plus animés, ne me parut pas aller plus loin qu'à restreindre leur influence sur la legislature et les affaires d'Etat, et de trouver en temps et lieu, des moyens de les faire contribuer au soutien et au soulagement d'un Gouvernement sous lequel ils jouissoient de tant d'avantages par-dessus le reste de leurs concitoyens. Les pernicieuses conséquences qu'on avoit prévues et prédites lors de l'établissement de ces corporations, paroissoient trop visiblement. Les

Gentilshommes (m) de Province furent vexés,  
C 2 en-

(1) Voyez la note #.

(m) Cette expression ne répond pas exactement à l'Anglois *Country Gentlemen*; on n'y attache pas seulement comme en France. l'idée de la Noblesse, mais aussi celle d'un état, d'une éducation et d'une fortune honnêtes: ainsi par  
Gen-

entraînés dans de grandes dépenses, souvent même joués et rejetés dans les élections: et parmi les membres de chaque Parlement, un grand nombre étoit immédiatement ou indirectement soumis à l'influence de ces compagnies. La Banque avoit poussé l'extravagance jusqu'à lever le masque; et lorsque la Reine sembla se résoudre à changer le Ministre, cette Compagnie députa quelques-uns de ses membres pour lui faire des remontrances contre ce changement. Mais ce qui toucha sensiblement ceux-même qui étoient peu affectés par d'autres considérations, fut la prodigieuse inégalité entre la condition des gens à *porte-feuille* (n) et celle du reste de la Nation.

Les propriétaires des fonds de terre, et les marchands qui amenoient tant de richesses par les retours du commerce étranger, avoient porté durant le cours de deux guerres, le fardeau immense des dépenses nationales, pendant que les prêteurs d'argent, qui n'ajoutoient rien au patrimoine commun, s'enrichissoient par les calamités du public, sans contribuer d'une obole à ses charges.

A l'égard de nos Alliés, je ne vis aucune différence d'opinion entre ceux qui vinrent alors à la tête des affaires. Ceux des Toris qui étoient dans le système dont je viens de parler, ceux même des Whigs qui dans cette occasion, avoient déserté du leur, sembloient également convaincus de la déraison ainsi que de l'impossibilité de continuer la guerre sur le même pied de disproportion. Leur sentiment unanime fut, que nous avions seuls porté tout le fardeau de la guerre,

*Gentilhommes de Province* on doit entendre ici tous ceux qui ont assez de bien, sur-tout en fonds de terres, pour se présenter comme candidats aux élections des Deputés d'une Ville ou Comté de la Grande-Bretagne, dans la Chambre basse du Parlement.

(n) Voyez la note 1, page 20.

guerre, excepté la portion des Etats généraux, et même une partie de celle ci, pendant que tout l'avantage en devoit tourner au profit des autres: Que cela avoit paru bien grossièrement en 1709. et 1710, lorsqu'on insista sur des Préliminaires qui contenoient tout ce que les Alliés avoient pû exiger, en donnant à leurs desirs une libre carrière, et peu ou rien pour la Grande Bretagne: Que la guerre, après avoir été commencée pour la sûreté de ces Alliés, étoit continuée pour leur grandeur: que l'objet pour lequel on s'y étoit engagé, auroit pû être rempli longtems auparavant; et qu'on devoit par conséquent, saisir la première occasion favorable pour faire la paix. Tel nous parut alors l'intérêt de notre patrie, et à tout le monde, ainsi qu'à nous, celui de notre parti.

Ce fut donc le voeu général des Toris: et pour la part que j'ai eue dans la suite de ce projet, ainsi que dans toutes les mesures nécessaires, je puis en appeller au public. Je le puis également, à ceux qui ont été à portée de voir ce qui se passoit derrière la toile, pour tous les obstacles et les sujets de découragement que j'ai trouvé sur mon chemin. Le plus grand poids des affaires Parlementaires et étrangères, dans leur cours ordinaire, portoit déjà sur moi. J'eus de plus le fardeau de toutes les négociations de la paix et des démarches préliminaires, aussi épineuses que délicates, dans toutes les parties de ce travail, qui pouvoient se faire à la Cour. Je continuai mon service dans la Chambre des Communes pendant cette importante séance qui précéda la paix, et qui par l'esprit qui y dominoit, ainsi que par les résolutions qui y furent prises, rendit praticable la conclusion des traités. Ensuite la manière dont je fus entraîné dans la Chambre des Pairs, fit de ma promotion, un châtiment plutôt qu'une récompense, et je fus laissé là pour y défendre presque seul, l'ouvrage de la paix.

Il ne m'auroit pas été difficile de forcer le Comte d'Oxford à en user mieux avec moi. Ses bonnes intentions commençoient d'être fort douteuses. La vérité est, que l'opinion de sa sincérité n'avoit jamais pris racine dans notre parti, et (ce qui étoit peut-être pis pour un homme dans sa place) l'opinion de sa capacité commençoit aussi à baisser sensiblement. Il avoit été poussé si rudement dans la Chambre haute, au commencement de 1712. qu'il fut forcé de conseiller à la Reine une promotion de douze Pairs à la fois vers le milieu de la session: démarche sans exemple, qui excita beaucoup l'envie, et que la nécessité seule auroit à peine fait excuser. Son crédit romboit à vuë d'oeil dans la Chambre bassa, et ma réputation y étoit alors au plus haut point. Vous connoissez le naturel de cette assemblée. Ceux qui la composent, s'attachent volontiers comme des chiens de chasse, à celui qui leur montre le gibier, et dont le cri les anime à la poursuite. Je tenois dans ma main le fil de la négociation, elle ne pouvoit plus s'arrêter un moment sans reculer. Avant qu'un autre eût pû se rendre maître de l'affaire, beaucoup de temps se seroit perdu, et de grands inconvéniens auroient pû survenir dans cet intervalle. Quelques-uns de ceux qui, peu après, se déclarerent contre la Cour, commençoient dès-lors à tramer leur opposition; et, si j'avois eu le desir de faire du mal, les moyens ne m'en auroient pas manqué. Je sçavois bien celui de quitter mes emplois, et de me retirer de la Cour, quand le service de mon parti l'exigeroit: mais je ne pûs me porter à cette résolution, dans des circonstances où elle auroit entraîné la ruine de ce parti, et le désordre des affaires publiques. Je sentois bien que ma Maîtresse me traitoit mal; mais mon devoir à son égard, venoit au secours des autres considérations, et l'emportoit sur mon ressentiment. Ces sentimens, il est vrai, sont si fort passés

passés de monde, qu'en les avouant, on s'expose à être regardé dans le monde comme une dupe; tels étoient néanmoins, dans cette conjoncture, les vrais motifs de ma conduite, et vous me vîtes travailler d'aussi grand cœur à la besogne embarrassante et dangereuse qui m'étoit assignée, que si j'avois eu les plus grands sujets de satisfaction. Je commençai, je l'avoue, à ne plus compter intérieurement sur l'amitié que j'avois jusqu'alors maintenue inviolable avec le Comte d'Oxford; mais je n'étois point en garde contre toutes ses trahisons, ni contre les moyens petits et bas qu'il employoit alors, et dont il s'est servi depuis, pour me ruiner dans l'esprit de la Reine et partout ailleurs. Je m'aperçus toute-fois, qu'il n'avoit d'amitié pour personne, et qu'à mon égard, au lieu de se fortifier habilement du mérite que je tâchois d'acquérir, il s'en faisoit un objet de jalousie, et une raison pour travailler sous main à me détruire. Dans ces dispositions, j'allai toujours en avant, jusqu'à ce que le grand ouvrage de la paix fût consommé et les traités signés à Utrecht: après quoi, s'ouvrit la nouvelle scène qui a été si tragique pour le parti, comme pour moi.

Je suis bien éloigné de penser que les tarités et les négociations qui les ont précédés, aient été exemptes de fautes. Il en fut fait sans doute, et plus d'une, par tous ceux qui y furent employés; par moi tout le premier: et plusieurs étoient dues à l'opposition qu'on rencontroit à chaque pas dans le progrès de cette affaire. Je ne me rappelle jamais ce grand événement, sans une secrète émotion d'esprit; quand je compare l'immensité de l'entreprise et l'importance du succès, avec les différents moyens qui furent mis en oeuvre pour l'avancer, ou pour la traverser. Ajuster les prétentions, et concilier les intérêts de tant de Princes et d'Etats,

engagés dans la dernière guerre, paroîtroit, à le confidérer simplement et sans aucune difficulté de surcroît, un ouvrage d'une prodigieuse étendue. Mais ce n'étoit pas tout; chacun de nos alliés se croyoit en droit de porter ses demandes à l'excès le plus extravagant. Ils y avoient été encouragés, d'abord, par les engagements dans lesquels nous étions entrés avec plusieurs d'entr'eux, pour entraîner les uns dans cette guerre, et pour obliger les autres à la continuer; et en second lieu, par la manière dont nous avions traité avec la France en 1710. Ceux qui avoient entrepris de ferrer si fort le noeud de la guerre, que toute démarche vers la paix en deviendroit impraticable, n'avoient point trouvé de méthode plus efficace que de laisser à chacun la liberté d'insister sur tout ce qu'il voudroit; et se conserver celle de rompre la négociation par des demandes ultérieures, même après qu'on auroit accordé les premières. Je ne puis douter que ce ne fût là tout le secret, après l'aveu d'un des Plénipotentiaires (o), par les mains duquel l'affaire avoit passé. Il me fit part, ainsi qu'à deux autres Ministres de la Reine, d'un exemple de manège du Duc de Malborough, dans un moment critique. Ce fut celui où les Ministres François à Gertrudenberg sembloient incliner, pour l'explication de l'article 37. des préliminaires, à un expédient qui n'auroit pas été refusé. Il est certain que le Roi de France s'étoit alors sincèrement déterminé à exécuter l'article de l'abdication de Philippe, et on auroit en conséquence trouvé assez facilement les moyens d'ajuster tout ce qui y étoit relatif, si de notre côté il y avoit eu réellement l'intention de conclure; mais ce n'étoit pas alors notre dessein; et le plan de ceux qui vouloient prolonger la guerre, étoit arrêté parmi les alliés, comme le seul qui dû être suivi, toutes les fois qu'on en viendroit à des négociations de paix.

(o) M. Buys, pensionnaire d'Amsterdam.

paix. Les alliés s'imaginoient être en droit d'obtenir, au moins tout ce qui avoit été respectivement demandé pour eux; et il étoit visible, que rien de moins ne pouvoit les contenter. Ces considérations font voir dans un assez grand jour, combien l'entreprise étoit vaste.

L'importance de réussir dans cet ouvrage pacifique, étoit également considérable pour l'Europe, pour la patrie, pour notre parti, pour nos personnes, pour le siècle, et pour la postérité. Les moyens pour y réussir, n'étoient dans aucun degré de proportion. Il eut pour instrumens, un petit nombre de personnes. Quelques-unes n'avoient jamais été jusqu'alors employées dans des affaires de cette nature. D'autres n'y mirent la main pendant long-temps, que foiblement et avec crainte. Le Ministre qui étoit à leur tête, se monroit tous les jours plus incapable de cette attention, cette méthode, cette compréhension de matières si différentes, que le premier poste dans un Gouvernement tel que le nôtre exige, même en temps de paix et de tranquillité. Il fut la première source de tous nos mouvemens, par son crédit auprès de la Reine. Sa concurrence étoit nécessaire à toutes nos opérations, par le rang qu'il tenoit dans l'Etat; et cependant, cet homme sembloit quelquefois s'endormir sur l'objet, quelque-fois le traiter de jeu. Il négligea de suivre le fil des affaires qui passoient, par cette raison, avec moins de diligence et d'avantage dans leurs propres canaux. Il n'en retenoit aucune entre ses mains. Il négocioit, à la vérité, mais par bourades et par secousses, par de petits entremetteurs et par des voies indirectes. Son activité devint par-là, aussi pernicieuse que son indolence; et c'est de quoi je pourrois citer quelques exemples remarquables. En un mot, quand cette grande affaire fut une fois engagée, le zele des particuliers: chacun dans son district, la poussa en avant,

quoiqu'ils ne fussent soutenus; ni par les forces réunies de toute l'administration, ni même par le secours ordinaire des avis les plus simples. Ce secours, ou leur vint trop tard, c'est-à-dire à la fin des négociations, ou leur manqua entièrement sur des matières, telles que le commerce, qu'ils n'étoient pas censés devoir entendre par eux mêmes. Que ceci soit une idée juste des négociations de la paix, et le vrai caractère de cette administration en général, c'est, je crois, ce dont j'aurai pour témoin tout le Conseil du cabinet; du moins, suis je bien sûr que plusieurs des membres qui le composoient, ont joint plus d'une fois, leurs plaintes aux miennes sur l'état de choses, tant que cette administration a subsisté; et tous ceux qui furent employés comme Ministres, dans différentes parties de la négociation, sentirent assez tous les embarras auxquels cette étrange conduite les réduisit souvent: je suis très-persuadé qu'ils ne les ont pas oubliés.

Si les moyens de procurer la paix furent foibles, et, dans un sens, méprisables; ceux qu'on mit en oeuvre pour rompre la négociation, furent puissans et formidables. Aussi-tôt que le soupçon d'un traité transpira dans le monde, toute la grande alliance s'unit pour s'y opposer, avec un parti considérable dans la Nation. Depuis ce moment, jusqu'à la clôture du Congrès d'Utrecht, rien ne fut omis de ce qui pouvoit traverser les progrès que nous faisons dans cet ouvrage; intimider, séduire, ou embarrasser, chacun de ceux qui y étoient employés. Cela se faisoit sans aucun égard, ni pour la décence, ni pour la bonne politique; et il en arriva bientôt que la passion et l'humeur s'y mêlèrent des deux côtés. Une grande partie de ce que nous fîmes pour, et de ce que les autres firent contre la paix, ne doit pas être attribuée à d'autres principes. Les alliés étoient divisés, avant qu'ils eussent commencé de traiter  
avec



avec l'ennemi commun. L'état des affaires ne changea point en mieux dans le cours du traité; et la France et l'Espagne, mais sur-tout la première, mirent à profit cette désunion.

Quiconque fera la comparaison que j'ai déjà touchée, verra les vraies raisons qui rendirent la paix moins proportionnée au succès de la guerre, qu'elle n'auroit pû et dû l'être. Chacun en a jugé selon qu'il étoit inspiré, ou par la passion, ou par l'intérêt. Mais la cause réelle a pris sa source dans la constitution de notre Ministère, et plus encore dans l'opposition que nous rencontrâmes de la part des Whigs et des alliés. Quoiqu'il en soit, au moins est-il certain que les défauts de cette paix n'ont pas dû occasionner les désertions du parti des Toris, qui arrivèrent environ ce temps-là, ni les desordres à la Cour, qui suivirent immédiatement.

Long-temps avant qu'on fût la teneur des traités, les mêmes Whigs qui s'étoient embarqués avec nous en 1710. commencerent à se retourner de nouveau du côté de leur parti, ils avoient partagé avec nous la moisson d'un nouveau Ministère, et, en gens prudents, ils prirent d'avance des mesures, pour avoir part aussi à la récolte d'un nouveau Gouvernement. Les Toris Hanovriens (p) parurent toujours fort zelés pour nous, jusqu'à ce que la paix fut signée. Je n'ai point vu de gens plus empresés pour sa conclusion. Quelques-uns d'entreux \* étoient si pressés, qu'ils trouvoient une

(p) Ou *Whimsical*, c'est-à dire, capricieux, fantasques, hizarres, visionnaires, etc. C'étoit un tiers parti, détaché des Toris, comme celui des Politiques sous Henri III. l'étoit du corps des Catholiques. On les appelloit autrement *Toris Hanovriens*, à cause de leur zele ou du moins de leurs démonstrations pour la Maison d'Hanover et la succession Protestante.

\* *Lettres de Hanover.*

une paix quelconque, préférable au moindre délai, et ne négligerent aucunes instances, pour hâter ceux de leurs amis qui jouoient un rôle dans la négociation. Aussi-tôt que les traités eurent été conduits à leur perfection, et mis sous les yeux du Parlement, le Projet de ces Messieurs commença à se manifester. Leur amour pour la paix, ainsi que les autres passions, s'étoit refroidi par la jouissance. Ils devinrent difficiles sur la construction des articles, ils évitèrent d'y donner directement dans le secret de ce qui devoit arriver, ils ne voulurent point s'interdire le glorieux avantage de s'élever sur les ruines de leurs amis et de leur parti.

Le danger de la succession et les defectuosités du traité, furent les deux principes d'où l'on partit pour nous attaquer. Sur le premier, les Toris Hanovriens se joignirent aux Whigs, et se déclarèrent directement contre leur parti; (quoiqu'assurément rien ne soit plus faux que l'idée d'un dessein formé dans le nôtre, contre l'accession de sa Majesté au Trône; quelles que fussent à cet égard, les vuës de certains particuliers). Sur le second point et sur plusieurs autres, ils affectoient une honnête neutralité.

Au lieu donc d'acquérir des forces, soit comme parti, soit comme Ministère, nous en perdions tous les ours. La paix avoit été jugée, avec raison, le seul fondement solide sur lequel nous pussions élever un système Tori; et lorsqu'elle fut faite, nous nous crûmes bien assurés: mais au contraire, l'ouvrage même qui auroit dû être la base de notre puissance, fut en partie démoli devant nos yeux, *et nos fumées lapidées avec ses ruines.*

Cependant, Oxford demuroit simple spectateur, comme s'il n'avoit pas été partie dans tout ce qui s'étoit passé. Il lui échappoit de temps en temps quelques plaisanteries qui sentoient le palais, et la mauvaise compagnie dans laquelle il avoit été élevé: et dans

dans toutes les occasions où sa place l'obligeoit de parler d'affaire, il affectoit de se rendre absolument inintelligible.

Si cet homme eut jamais quelque vue déterminée, au-delà de l'élevation de sa famille, c'est, je crois, une question problématique dans le monde: mais mon opinion particulière est, qu'il n'a jamais eu d'autre dessein fixe. La conduite d'un Ministre qui se propose quelque objet grand et noble, et qui le suit avec fermeté, peut paroître pendant long-tems, une énigme au public, sur tout, dans un Gouvernement tel que le nôtre, où il faut ménager, tout ensemble, tant de caractères d'intérêts opposés; où les affaires publiques sont exposées à plus d'accidens et courent de plus grands hazards que dans d'autres pays; et où par conséquent, celui qui est à la tête des affaires, doit se trouver souvent détourné par des mesures qui n'ont aucun rapport à ses projets, obligé de se plier à des choses qui sont en quelque sorte, contraires à son principal dessein.

L'Océan qui nous environne, est un emblème de notre Gouvernement. Le Pilote et le Ministre se trouvent fréquemment, dans des circonstances assez semblables. Il arrive rarement que ni l'un ni l'autre puissent gouverner directement leur course, et tout deux arrivent au port par une route qui semble souvent les en éloigner. Mais à mesure que l'ouvrage avance, la conduite de celui qui le dirige avec de vrais talens, commence à s'éclaircir: les contradictions apparentes se concilient; et lorsqu'il est consommé, tout son mécanisme se montre à découvert, si uniforme, si simple, et si naturel, que le moindre *grimaud*, en politique, est porté à croire qu'il auroit fait la même chose. Au contraire, un homme qui ne se propose point de tels objets; qui substitue l'artifice à la place de l'habileté; qui, au lieu de conduire les partis et d'être supérieur aux accidens, est éternelle-

ment

ment entraîné en avant et en arrière par les uns et les autres; qui commence tous les jours quelque chose de nouveau, et ne conduit rien à sa perfection, peut en imposer quelque temps au public; mais tôt ou tard, le mystère sera révélé, et l'on ne trouvera dessous, qu'un mauvais fil de pitoyables expédiens, dont le bout ne s'est jamais étendu plus loin, qu'à vivre au jour la journée. C'est à vous à décider lequel de ces deux portraits ressemble le plus à Oxford. Je suis fâché d'être obligé de le nommer si souvent; mais le moyen de l'éviter en parlant d'un temps, où la tournure des affaires dépendoit de ses conseils et de son caractère.

J'ai oui dire, et je le crois, que lorsqu'il revint à Windsor dans l'automne de 1713. après le mariage de son fils, il sollicita vivement pour le faire créer Duc de Newcastle ou Comte de Clare, et que la Reine ayant au moins hésité sur une proposition si extraordinaire, il en témoigna un ressentiment qui ne convenoit guères à un homme si récemment élevé, par les faveurs qu'elle lui avoit prodiguées. Ce qui est certain, c'est que dès-lors, il commença à montrer encore plus de relâchement dans toutes les parties de son Ministère. Il a même affecté d'insinuer que depuis ce temps-là, il n'avoit pris aucune part à la direction des affaires.

Il prétendit avoir découvert des intrigues tramées contre lui. Il se plaignit en particulier des avantages pris du voyage qu'il avoit fait au mariage de son fils, pour sapper son crédit auprès de la Reine. Il est naturellement incliné à croire toujours le pire; ce que je regarde comme la preuve certaine d'un petit esprit, et d'une âme perverse. Au moins est-il sûr que la qualité opposée, lorsqu'elle n'est pas occasionnée par une foiblesse d'entendement, est

est l'effet d'un cœur noble et d'un beau naturel. Prompt à juger mal de tout le monde, il ne sauroit être souvent séduit par la crédulité. Mais je n'ai jamais connu d'homme si capable d'être la dupe de sa défiance et de sa jalousie. Il le fut dans le cas dont je parle, quoique la Reine, qui ne pouvoit ignorer la vérité, lui en eût dit assez pour le désabuser. Mais ce n'étoit pas son projet de sortir d'erreur, ni d'avouer qu'il se fût trompé. Il espéroit, par cette ruse, de donner un vernis à son manque de foi et d'habileté. Il souhaitoit que le public pût attribuer à la disgrâce de la Reine et à l'abandon de ses amis, le rôle extraordinaire qu'il jouoit, ou plutôt celui qu'il ne jouoit point dans sa place de grand Trésorier: prétextes qui n'avoient aucun fondement, lorsqu'il les alléguoit d'abord, mais qu'il réalisa enfin par sa mauvaise conduite. L'hiver même avant la mort de la Reine, lorsque son crédit commença de diminuer sensiblement, il auroit encore pu le regagner, se réconcilier avec tous ses anciens amis, et acquérir la confiance de tout le parti: je dis qu'il auroit pu faire tout cela, parce que je suis persuadé qu'aucun n'étoit si convaincu de sa perfidie, si lassé de son joug, ou personnellement si piqué contre lui, que je l'étois alors. Cependant s'il avoit voulu s'employer de concert avec nous, pour faire un effort, afin de mettre à profit le peu d'avantage qu'on nous avoit laissé, et de prévenir les dangers qui menaçoient nos personnes et notre parti, j'aurois volontiers étouffé mes animosités particulières, et agi sous ses ordres avec autant de zèle que jamais. Mais il n'étoit pas capable de prendre un tel parti. Tout le fin de sa politique avoit été d'amuser les Wighs, les Toris, et les Jacobites, aussi long-temps qu'il n'y eut plus moyen de la prolonger, il se montra tel qu'il étoit, c'est-à-dire au bout de son rôle.

Faz

Par une secrette correspondance avec le feu Comte d'Halifax, par les intrigues de son frere, et par ses relations avec quelques Whigs fanatiques, il se flattoit de se conserver quelques liaisons avec ce parti.

Les Toris lui furent d'abord attachés par la première chaleur d'une révolution dans le Ministère, par leur haine pour ceux qui venoient d'être déplacés, & par les flatteuses esperances qu'il est facile de donner au commencement d'une nouvelle administration. Ensuite, il leur fit entrevoir la paix, ainsi qu'aux Jacobites, (mais séparément,) comme un événement qu'il falloit amener, avant qu'il pût servir utilement ni les uns ni les autres. Vous ne pouvez avoir oublié comment il se tiroit d'affaire: lorsque nous le pressions sur certaines choses, il nous renvoyoit à la paix. La paix devoit être la date d'une nouvelle administration, & l'époque à laquelle l'année millenaire (q) du Torisme auroit commencé. C'est ainsi que les Toris furent amulés. Depuis mon exil, j'ai été à portée de sçavoir avec certitude & dans le plus grand détail, que les Jacobites l'avoient été de même. On avoit promis au Prétendant, par le canal des Ministres François, qu'on prendroit des mesures pour son rétablissement aussi-tôt que la paix les rendroit praticables. Il ne devoit rien tenter, ses partisans n'avoient qu'à se tenir tranquilles; Oxford seul se chargeoit de tout.

Après plusieurs délais funestes à l'interet général de l'Europe, cette paix fut enfin signée. La seule  
affai-

(q) Allusion aux chimeres d'une secte de fanatiques (plus connue en Angleterre qu'en France.) L'opinion qui leur a fait donner le nom de *Millenaires*, est qu'après la venue de l'Antechrist & la conversion des Juifs, l'Eglise doit regner & triompher mille ans, dans une espece de siècle d'or qu'ils appellent *année millenaire*.

affaire considérable qu'il fit depuis, fut le mariage dont j'ai parlé ci-dessus. Cette alliance ajouta un nouveau surcroit de richesses & d'honneurs dans une famille, dont le patrimoine étoit très-mince, & dont l'illustration, avant ce tems-là, ne se rencontroit nulle part, que dans les discours pleins de vanité qu'il lui étoit familier de tenir en pointe de vin. S'il tint sa parole à quelque parti, il faut supposer nécessairement que ce fut à celui des Whigs; car pour nous, rien après la paix ne s'offrit plus à notre vuë, que de nouvelles mortifications, & les approches de notre ruine. On ne fit plus un pas, ni pour donner toute sa consistance au système de l'Europe, que les traités d'Utrecht & de Radstadt avoient laissé imparfait, ni pour fortifier & mieux établir le parti des Toris, ni pour assurer contre tous les événemens futurs, ceux qui avoient été les principaux acteurs dans cette administration. Nous avions agi dans la confiance que tout cela suivroit immédiatement la conclusion de la paix; & lui, j'en jurerois, n'y avoit jamais pensé. Dès qu'il eut mis la dernière main à la fortune de sa famille, il abandonna sa Maîtresse, ses amis & son parti, qui l'avoient porté tant d'années sur leurs épaules. J'étois présent, quand ce manque de foi lui fut reproché dans les termes les plus forts & les plus clairs, par un des plus honnêtes hommes de la Grande-Bretagne \*, & en présence de quelques Toris des principaux du parti. \*\* Tout lui manqua dans cette occasion jusqu'à son impudence, & il ne tenta pas même de chercher une excuse.

Il ne pouvoit tenir la parole qu'il avoit donnée au Prétendant & à ses adhérens, n'ayant formé aucun parti pour le soutenir dans un tel dessein. Il étoit sûr d'avoir les Whigs contre lui, s'il en

I. Partie.

D

eût

\* Le Lord Trevor.

\*\* Le Duc d'Ormond, les Lords Anglesey, Harcourt, &c.

eût fait la tentative, et il ne l'étoit pas d'avoir les Toris de son côté.

Dans cet état de confusion et de détresse où il s'étoit réduit, et nous aussi, vous vous souvenez du rôle qu'il joua. Il fut l'espion des Whigs, et vora avec nous le matin contre les mêmes questions qu'il avoit minutées la veille avec M. Walpole (r) et d'autres du même parti. Il garda son poste dans des temps où tout autre que lui n'auroit osé le retenir; sans se soumettre à la Reine, ni se concerter avec ses amis. Il ne put ou ne voulut agir conjointement avec nous, et il résolut de ne pas nous laisser agir sans lui, autant qu'il pourroit l'empêcher. La santé de la Reine étoit fort chancelante; et à sa mort, il espéroit, par ce moyen, nous livrer pieds et poings liés, à nos adversaires. Sur le fondement de ce mérite, il se flatta d'avoir gagné quelques-uns des Whigs, et du moins, adouci le reste. Par ses négociations secrettes à Hanover, il se tenoit déjà pour assuré, nonseulement d'être réconcilié avec cette Cour, mais encore d'avoir sous le présent règne, autant de crédit qu'il en avoit eu sous celui de la Reine. Il eut la foiblesse de s'en vanter, et de promettre ses bons offices à des gens qui ne les lui demandoient pas: personne assurément, n'ayant celle de croire qu'ils valussent la peine de les solliciter. Enfin vous devez avoir oui dire qu'il avoit promis à Mylord Dartmouth et à M. Bromley, à l'un le sceau privé, et à l'autre une place de Secrétaire d'Etat; et Mylord  
Cow-

(r) Depuis premier Ministre et créé Comte d'Orford. Lui et son frere, Horace Walpole, ont été trop célèbres dans le monde, et sur tout en France, pour qu'il soit nécessaire d'en dire davantage. J'ajouteraï que le premier fut l'accusateur de Mylord Bolingbroke, et le second mis à la tête du Comité de la Chambre basse, qu'elle avoit chargé de cette poursuite.



Cowper ne fit point scrupule, de raconter comment il étoit venu lui offrir les sceaux de Chancelier.

A l'arrivée du Roi, Oxford alla à Greenwich, avec l'affectation de la magnificence et de la faveur. Contre son naturel soupçonneux, il fut une fois dans sa vie, dupe de sa crédulité; et certe illusion le livra à un châtement plus sévère, à mon sens, que tout ce qu'il a essuyé depuis, ou qu'un exil perpétuel. Il reçut un affront sensible, lorsqu'il fut présenté au Roi. Le plus vil sujet, dans cette circonstance, auroit été reçu avec bonté; le plus désagréable, avec un air d'indifférence; mais il le fut lui, avec le mépris le plus distingué, et il reçut ce traitement, à la face de la Nation. Ainsi le Roi commença son règne, en punissant par cet exemple, l'ingratitude, la perfidie, et l'insolence d'un sujet envers son prédécesseur. Oxford, couvert de honte, s'enfuit de la Cour, l'objet de la risée des Whigs, et de l'indignation des Toris.

La Reine auroit pû, si elle eût voulu, s'épargner toutes les mortifications qu'elle eut à essuyer pendant les derniers mois de son règne; et mettre ses serviteurs, ainsi que le parti des Toris, à l'abri des malheurs qu'ils eurent à souffrir dans le même temps; peut être même des infortunes où ils sont tombés depuis sa mort. Quand elle vit la même paix dont elle avoit attendu sa satisfaction et son repos, devenir pour elle une source de nouvelles inquiétudes, la foiblesse de son gouvernement et la confusion de ses affaires augmenter tous les jours; son premier Ministre éperdu et incapable de la tirer d'un embarras où il restoit lui-même: enfin, lorsque la négligence de son administration publique et l'impertinence de sa conduite privée, le lui eurent rendu insupportable, et qu'elle eut pris la résolution de s'en défaire, il lui restoit encore assez de force pour soutenir le Gouvernement,

D 2

pour

pour remplir, du moins en partie, l'attente des Tories, & pour les établir, eux & ses Ministres, dans une situation qui leur auroit laissé peu de chose à craindre. Il y avoit à la vérité, quelques complots formés, dont l'issuë auroit pû produire de grands désordres. La conduite d'Oxford en avoit, sur-tout, fourni l'occasion, & il tâchoit d'intimider la Reine par la terreur qu'ils exciterent; mais les expédiens n'étoient pas difficiles à trouver, ou pour étouffer ces desseins dès leur naissance, ou pour obliger ceux qui les avoient formés, à les abandonner. Mais cette fatale irrésolution, *inhérente* à la race des Stuarde, la tenoit toujours en suspens. La Reine sentoit trop vivement, les sujets de plainte qu'elle avoit contre son Ministre, pour pouvoir lui cacher sa disgrâce: & même, après qu'il en eut fait la découverte, elle laissa encore tout le pouvoir entre ses mains.

Jamais on ne s'est vû dans un état pareil à celui où nous restâmes depuis l'automne de 1713. jusqu'à l'été suivant. La santé de la Reine baissoit tous les jours. L'attaque qu'elle eut l'hiver à Windsor, servoit d'avis, tant à ceux qui souhaitoient sa mort, qu'à ceux qui la craignoient, pour se préparer cet événement. Le parti opposé à la Cour, s'étoit continuellement fortifié par la foiblesse de notre administration; le nombre des opposans étoit augmenté prodigieusement, & leur courage excité par la perspective prochaine de la succession. Nous n'avions pas même la liberté de faire usage de nos forces. Nous voyions le danger, & plusieurs d'entre nous, voyoient aussi les vrais moyens de l'éviter: mais pendant que la baguette magique (s) restoit dans les mêmes mains,

(s) Sorte de verge ou de bâton; marque de dignité affectée à la charge de Grand-Trésorier. Cette charge ne subsiste plus en titre. Elle est depuis long-temps exercée par des Commissaires, dont le premier (M. Pelham) a la direction

mains, cette connoissance seroit seulement à rendre nos chagrins plus sensibles; & bon gré malgré, nous étions forcés de marcher, les yeux ouverts, droit au précipice. Nous devenions à chaque instant, moins en état, si la Reine vivoit, de soutenir son Gouvernement, & si elle mourroit, de nous mettre nous-mêmes en sûreté. On étoit uni d'un côté dans des vues communes, & l'on agissoit sur un plan uniforme: de l'autre, on n'en avoit réellement aucun. Nous scavions sur quel pied de défaveur nous étions à la Cour d'Hanover, & que l'on nous y avoit représentés comme des Jacobites, & que l'Electeur, aujourd'hui notre Roi, s'étoit rendu publiquement partie dans cette même opposition, en dépit de laquelle nous avions fait la paix. Nous n'avions cependant ni pris, ni pû prendre, dans ces circonstances, aucunes mesures pour nous mettre avec cette Cour, ou mieux ou plus mal. Nous languîmes ainsi jusqu'au 27. Juillet 1714. que la Reine renvoya le grand Trésorier. Le Vendredi suivant, elle tomba en apoplexie, & mourut le Dimanche premier Août.

Vous me faites, j'ose le dire, la justice de croire que pendant ce temps-là je voyois bien l'état des choses, quelque peu d'attention que je parusse y faire. Personne dans le Ministère, & dans le parti, n'étoit si exposé que moi. Je n'avois point de quartier à esperer des Wighs, & en effet je n'en avois point mérité. Il y avoit parmi eux, des particuliers pour qui j'avois beaucoup d'estime & d'amitié. Cependant, je n'avois conservé ni avec ceux-là, ni avec d'autres, aucune secrette corre-

D 3 *pendance avec le spon-*

rection des Finances. C'est sans doute par allusion au pouvoir qui y est attaché, que l'Auteur donne ici au Grand-Trésorier *la baguette magique.*

spondance, qui pût m'être de quelqu'usage dans les jours de détresse. Et outre le caractère général de mon parti, je sçavois dans quels préjugés on étoit contre moi à la Cour d'Hanover. Les Whigs n'attendoient qu'une occasion d'attaquer la paix, et il étoit difficile d'imaginer qu'ils voulussent s'arrêter là : le cas arrivant, j'étois sûr qu'ils n'auroient pris sur personne autant que sur moi. J'avois écrit les instructions, les ordres, les mémoires. J'avois suivi seul, la correspondance avec la France et les autres Cours intéressées. En un mot, ma main paroissoit dans presque tout ce qui avoit été écrit durant le cours de la négociation. A toutes ces considérations, j'ajoutois le poids du ressentiment personnel que je m'étois attiré au dedans et au dehors ; partie inévitablement, pour la part que j'avois été obligé de prendre dans cette affaire ; et partie, si vous voulez, sans nécessité, par l'effet d'un tempérament trop vif, et par quelques expressions peu circonspectes, auxquelles je n'avois d'autre excuse à donner, que celle de Tacite pour son beau-père Agricola : *Honestius putabam offendere, quam odisse.*

Ayant donc devant les yeux la perspective d'être distingué de tout mon parti, par un traitement plus sévère dans la calamité commune, j'aurois pu me justifier par de bonnes raisons et de grandes autorités, si j'avois pris à temps des précautions, au moins pour me mettre en sûreté ; puisque je ne pouvois plus être utile. Je n'entrerai pas ici dans le détail des moyens par lesquels j'y aurois réüssi ; mais il est certain que je ne fis point un pas pour cela. Je résolus de ne point abandonner mon parti, en me faisant Whig, ou, qui pis est, *Hannovrien* ; de ne jamais traiter séparément, et de me réserver la liberté d'agir avec les *Toris* dans la même cause. Si la Reine disgracioit

cioit Oxford, et vivoit encore après, je sçavois qu'il nous resteroit le temps et les moyens de pourvoir à notre sûreté. Si la Reine, en mourant trop tôt, nous laissoit dans la même position, je m'attendois à souffrir pour les Toris, avec les Toris; et j'y étois tout préparé.

Le tonnerre avoit grondé long-temps dans les airs; et néanmoins, lorsque la foudre tomba, plusieurs des nôtres en parurent aussi surpris, que s'ils n'avoient pas dû s'y attendre. Le calme étoit profond dans tout le Royaume, et la soumission universelle. Le Chevalier fit, il est vrai, quelques mouvemens, comme si son dessein eût été de gagner la côte, et de s'embarquer pour la Grande-Bretagne. La Cour de France se fit un mérite de l'avoir arrêté, et obligé de s'en retourner. Mais je sçai de science certaine, que ce fut une farce jouée de concert, pour soutenir la réputation de son caractère, puisque celle de sa cause paroissoit entièrement tombée. Il m'avoua lui-même ce concert à Bar, sur ce que je lui dis qu'il n'auroit point trouvé un parti prêt à le recevoir, et que l'entreprise eût été extravagante au dernier point. Il étoit bien loin alors, d'avoir aucun encouragement, et ses partisans n'étoient pas assez nombreux, pour exciter le moindre trouble. A l'arrivée du Roi, l'orage se forma. Les menaces des Whigs, envenimées par quelques déclarations téméraires, par de petits traits d'humeur qui souvent sont plus offensans que des injures réelles, enfin le changement entier dans tous les emplois, allumèrent un feu caché sous la cendre.

On avoit flatté d'abord plusieurs Toris de quelques foibles espérances, qu'on les laisseroit en repos. On ma même assuré que le Roi étoit parti d'Hanover dans cette résolution. Il auroit été heureux pour lui

& pour nous, qu'il y eût persisté; que la modération naturelle de son temperament n'eut pas été entraînée par la violence de parti, ni son intérêt, ainsi que celui de la Nation, sacrifié à la passion d'un petit nombre de particuliers. D'autres avoient conçu des idées encore plus avantageuses, & comptoient, non sur la faveur imaginaire, ni sur les dangereux avancemens qu'on leur offrit depuis, mais sur un crédit réel & un pouvoir solide sous le nouveau Gouvernement. Ces impressions dans les esprits, avoient rendu tous les membres de ce Parlement, aussi bons courtisans du Roi George, qu'ils l'eussent j'amaïs été de la Reine Anne. Mais toutes ces espérances ayant été aussi promptement que violemment détruites, le désespoir leur succéda.

Nos amis commencerent aussi-tôt d'agir mais en hommes livrés à leurs passions, sans être guidés par aucun autre principe, non comme des gens animés par un juste ressentissement, & par une ambition raisonnable à tenter une grande entreprise. Ils traitèrent le Gouvernement de manière à manifester leur résolution de ne pas s'y soumettre; & cependant ils ne prirent aucunes mesures pour se soutenir contre lui. Ils laisserent voir sans réserve & sans circonspection, un vif empressement d'entrer dans tous les attentats qu'on pouvoit former contre un établissement qu'ils avoient reçu & confirmé, dans lequel même, plusieurs d'entre eux avoient recherché la faveur peu auparavant. Et néanmoins au milieu de toutes ces bravades, quand l'élection d'un nouveau Parlement eut lieu, ils agirent pour la plûpart, avec la froideur de gens plus disposés à capituler, qu'à prendre les armes.

Le corps des Toris étant dans ces dispositions, on ne doit pas être surpris s'ils s'échauffoient  
les

les uns les autres, et commençoient peu à peu à tourner les yeux vers le Prétendant; ni si le petit nombre qui étoit déjà engagé avec lui, s'efforça de mettre à profit cette conjoncture, pour former un parti.

Environ un mois après la mort de la Reine, aussitôt qu'on meut redemandé les Sceaux (t), je me retirai à la campagne; et pendant le séjour que j'y fis, je m'apperçus que la disposition générale au Jacobitisme, augmentoit journellement parmi les personnes de tout rang et de tout état, même parmi celle qui s'étoient le plus constamment distinguées par leur aversion pour cette cause. Mais lors de mon retour à Londres, au commencement de 1715. et peu de temps avant mon départ d'Angleterre, je vis pour la première fois de ma vie, ces dispositions générales devenir des résolutions formées; et j'observai parmi les principaux de notre parti, quelques manoeuvres régulières, qui dénotoient visiblement un projet de cette nature. Ces démarches, il est vrai, étoient encore très foibles. Les conducteurs de l'entreprise n'osoient parler trop clairement: ceux à qui ils avoient affaire, étoient des gens en effet indisposés contre le Gouvernement, mais par des motifs bien différens du Jacobitisme. Ils n'avoient ni trouvé leur compte à présent sous cette administration, ni été ménagés avec assez d'art, pour leur faire espérer de l'y trouver à l'avenir: mais ils n'avoient, en même tems, ni la moindre affection pour la personne du Prétendant, ni aucun principe favorable à ses intérêts.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque le nouveau Parlement s'assembla. Les Whigs avoient eu dans les élections, une très-grande pluralité; à quoi le défaut de concert entre les Toris avoit con-

D 5 tribué

(t) Les Secretaires d'Etat ont, en Angleterre, des Sceaux particuliers pour l'exercice de leur fonctions.

tribué, autant que la vigueur de ce parti et l'influence du nouveau Gouvernement. Les Whigs parurent à l'ouverture de cette assemblée, guidés par la violence qui pouvoit animer un parti, dont le but étoit de faire sa cour, d'assurer son pouvoir, et de satisfaire son ressentiment, tout en même temps et par les mêmes mesures. J'ai oui dire que ce fut un sujet de dispute entre les Ministres, „jusqu'à quel point on laisseroit un libre cours à cette animosité“. Que le Roi fut déterminé à consentir aux poursuites, et à lâcher la bride au parti, par les représentations qui lui furent faites: „Qu'il s'éleveroit de grandes difficultés dans la conduite de cette séance, „si la Cour paroïssoit pencher à ralentir cette ardeur:“ Et enfin, par l'engagement que Mr. Walpole prit sur lui, de faire réussir toutes les affaires dans la Chambre des Communes, si on laissoit aux Whigs la liberté d'agir. Tel a été souvent le triste sort de nos Princes. La nécessité, quelquefois réelle, d'autres fois apparente, les a forcés de composer avec une partie de la Nation, aux dépens du total; et le succès de leurs affaires pour un an, a été acheté au prix du malheur public pour plusieurs années.

La conjoncture dont je parle, fournit un exemple mémorable de cette vérité. Si l'on avoit pris des moyens plus doux, il est certain que les Toris n'auroient jamais embrassé généralement le Jacobitisme. La violence des Whigs les força de se jeter entre les bras du Prétendant. La Cour et le parti sembloient disputer à l'envi, qui des deux poufferoit plus loin la sévérité; et les Ministres, dont le vrai intérêt doit être, dans tous les temps, de calmer les esprits; eux enfin, qui en ont un si sensible à ne laisser jamais établir des exemples de recherches ou d'accusations extraordinaires, jouèrent, dans cette occasion, le rôle de Tribuns du peuple.

Le



Le Conseil de Régence, qui commença de s'assembler aussitôt après la mort de la Reine, procéda comme auroit pu faire celui du Saint-Office. Quelconque auroit considéré la face extérieure de la Nation, auroit vu toutes choses tranquilles : il n'auroit apperçu aucun de ces symptomes qui devoient nécessairement se manifester, plus ou moins, dans ce moment, s'il y avoit eu réellement quelques mesures prises sous le précédent règne, pour abolir la succession Protestante. Le Roi monta sur le trône avec aussi peu de contradiction et de difficulté, que jamais un fils en ait éprouvé en succédant à son pere dans la possession d'une fortune privée. Mais quelqu'un qui auroit eu les occasions, que j'eus jusqu'à ma démission, de voir une grande partie de ce qui se passoit dans ce Conseil, auroit cru qu'il y avoit une opposition actuellement formée; que le nouvel établissement étoit attaqué, par le dehors, à force ouverte, et au dedans, par une conspiration.

Les mêmes dispositions continuèrent après l'arrivée du Roi. Cette inquisition politique procéda avec tout l'acharnement imaginable, à saisir les papiers, à fouiller le cabinet de la Reine, et à examiner jusqu'à ses lettres particulières. Les Whigs avoient crié hautement, et affirmé à la face de l'univers, que la Nation avoit été vendue à la France, à l'Espagne, au Prétendant : ils s'efforçoient en vain de trouver, par des méthodes très singulières, quelques couleurs propres à justifier ce qu'ils avoient avancé sans preuve. Ils se mirent par-là, dans la nécessité d'établir la poursuite la plus solennelle sur des choses qu'en effet ils pouvoient prouver, mais qu'ils n'auroient jamais fait passer pour des crimes, devant des Juges qui n'auroient pas été en même temps parties.

Dans

Dans la première harangue du Roi émanée du trône, on insinua tout ce qui pouvoit enflammer les esprits, et l'on traça aux deux Chambres, toutes les manières de procéder les plus violentes. Les premières démarches y répondirent parfaitement dans l'une et dans l'autre: et, (ceci soit dit à la honte de la Pairie), je vis plusieurs Seigneurs concourir à condamner, par un avis général, ce qu'ils avoient approuvé dans le précédent Parlement, par plusieurs résolutions particulières. Parmi les plus singulières qui furent alors proposées et agitées, on prit celle de m'accuser de haute trahison, et je pris le parti de quitter l'Angleterre. Ce ne fut point l'effet d'une terreur panique, augmentée par les artifices du Duc de Malborough; je le connoissois trop pour me régler, dans aucun cas, sur ses avis ou ses informations. Mais j'eus, pour m'y déterminer, des motifs suffisamment justifiés par les procédures qui suivirent de près mon départ, et sur lesquels je ne me suis jamais repenti d'avoir fondé cette résolution. Ceux qui l'avoient blâmée dans la première chaleur, furent obligés, peu après, de changer de langage. Quel autre parti aurois-je pu prendre? La méthode projetée dans la poursuite contre moi, m'auroit mis immédiatement hors d'état, et de me défendre, et de servir ceux qui, sans être aussi exposés, n'étoient pas non plus hors de tout danger.

D'un autre côté, combien peu de gens y avoit-il, sur l'assistance de qui je pusse compter, ou à qui je voulusse avoir obligation, même dans ces circonstances! La fermentation étoit excitée dans la Nation à un degré considérable; mais il n'y avoit alors aucune raison d'espérer que ces dispositions pussent influer en faveur des accusés, dans les procédures du Parlement. Laisse à son propre mouvement, il lui étoit plus naturel de hâter que de ralentir les poursuites.

suites. Eh! qui étoit alors en état de guider ses démarches? Les Toris qui avoient été fidèles les uns aux autres jusqu'à la fin, étoient réduits à une poignée de monde, et il n'y avoit pas lieu d'attendre d'eux une grande vigueur. Les Toris *Hanovriens*, déchus de la figure qu'ils avoient espéré de faire, commençoient, il est vrai, de se rejoindre à leurs anciens amis. Un des principaux d'entr'eux \* fut d'assez bonne foi pour m'avouer, que si la Cours'étoit contentée de rechercher les Ministres de la Reine, il se seroit regardé comme un Juge, et auroit agi selon sa conscience, sur ce qui lui auroit paru prouvé en Justice: mais que la guerre étant déclarée au parti entier des Toris, l'état des choses se trouvoit par-là bien altéré. Ce discours n'avoit pas besoin de commentaire, et me prouva que je ne m'étois jamais trompé dans le jugement que j'avois porté de cette espece de gens. Pouvois-je me résoudre à leur être obligé, ou à souffrir avec Oxford? Quelque échauffé que je fusse encore, des disputes où j'avois été engagé toute ma vie contre les Whigs, j'aurois plutôt choisi de devoir ma sûreté à leur indulgence, qu'au secours des *Hanovriens*: mais je crus le bannissement avec toute la suite de malheurs, préférable à l'un de ces deux-là. J'abhorrois Oxford à tel point, que je ne pouvois supporter l'idée d'être joint avec lui dans aucun cas. Rien, peut-être, ne contribua tant à me déterminer, que ce sentiment. Un principe d'honneur ne m'auroit pas permis de séparer sa cause de la mienne. La nécessité de n'en faire qu'une avec lui, et de prendre de concert les mêmes mesures, eût été pour moi, une extrémité pire que la mort même.

Mo

\* La Comte d'Anglesy.

Me voici arrivé au temps où je quittai l'Angleterre, et où finit la première partie de cette déduction de faits que je me suis proposé de mettre sous vos yeux. J'espère que vous ne la jugerez pas tout à la fois ennuyeuse et inutile. Quoique, de tout ce que j'ai dit, peu de chose puisse être nouveau pour vous, ce précis peut vous mettre à portée de vous rappeler plus facilement les événemens de ces quatre années, avec lesquels, tout ce que je vais vous rapporter, a une connexion immédiate et nécessaire.

Dans tout ce que je viens de dire, j'ai été bien éloigné de faire mon panégyrique. Je n'eus point, dans cet intervalle, tout le mérite dont on a voulu me faire honneur; et depuis, je n'en ai pas eu aussi peu, que les mêmes gens m'en ont accordé. J'ai commis, sans doute, beaucoup de fautes: et un plus grand homme que je ne prétends l'être, placé dans les mêmes circonstances, n'en auroit pas été tout-à-fait exempt; mais à l'égard des Toris, je n'en ai aucune à me reprocher. J'ai porté au plus haut le point d'honneur de parti, et pendant ce temps-là j'ai sacrifié toutes choses à cet attachement. Examinons à présent, si j'ai agi de même durant le reste de ma vie.

Quand j'arrivai en France, vers la fin de Mars 1715, les affaires d'Angleterre me furent présentées dans un autre jour que celui où je les avois vues de mes propres yeux, quelques semaines auparavant. Je trouvai les personnes qui furent détachées pour me parler, préparées à croire que j'étois venu négocier pour le Prétendant; et quand on s'aperçut que j'étois plus ignorant qu'on ne l'avoit imaginé, on m'assura qu'il y auroit bientôt un soulèvement général en Angleterre et en Ecosse. Les Chefs me furent nommés, leurs engagemens spécifiés, et plusieurs Gentilshommes, vous entre autres, Monsieur, destinés à des

à des services particuliers, quoique je fusse très-certain qu'on ne vous en avoit jamais parlé. De-là, je tirai une conséquence, justifiée depuis par l'évenement: c'est que ces assurances avoient été données sur le caractère des personnes en général, par ceux de nos amis qui s'étoient embarqués plutôt, et qui avoient été plus loin que les autres.

Ce manége me surprit fort. Par les réponses que je fis, je tâchai de corriger la méprise, de montrer que les choses étoient encore bien éloignées du point de maturité où l'on se les figuroit: que le Chevalier n'avoit point jusqu'à présent de parti; et que rien ne pouvoit lui en former un, si ce n'étoit les violences que les Whigs menaçoient d'exercer. On fit de grands efforts pour m'engager dans cette affaire, et pour m'obliger de répondre à sa Lettre d'invitation, qui m'avoit été envoyée de Bar (u). J'alléguai, comme il étoit vrai, que je n'avois commission de qui que ce fût en Angleterre; et que les amis que j'avois laissés derrière moi, seroient les seuls capables de me déterminer, si quelqu'un létoit, à faire un tel pas. Quant à la dernière proposition, je la refusai absolument.

Dans l'incertitude si les poursuites seroient poussées de la manière qu'on l'avoit projeté contre moi, (ce qui étoit probable), et contre d'autres, auxquels, Oxford excepté, je prenois autant de part qu'à moi-même, ou si les Whigs voudroient se ralentir, en abandonner quelques-unes, et adoucir la destinée du reste du parti; je résolus de me conduire de manière à ne fournir aucune apparence qui pût m'être alléguée, comme un prétexte de mauvais traitement, ou

retor-

(u) C'étoit alors le lieu de la retraite du Prétendant. Louis XIV. s'étant engagé par le Traité d'Utrecht, à ne lui plus donner d'asyle, en avoit ménagé un, dans les Etats du Duc Léopold de Lorraine. Le Prétendant faisoit aussi quelquefois son séjour à Commercy.

retorquée contre mes amis, lorsqu'ils plaideroient ma cause, ou se défendroient eux-mêmes. Je vis le Comte de Stair: je lui promis de n'entrer dans aucun engagement avec les Jacobites, et je lui tins parole. Il écrivit à M. Stanhope (x), une Lettre qui me garantissoit de l'imputation d'avoir négligé le Gouvernement; et je me retirai en Dauphiné, pour parer l'objection qu'on auroit pu me faire, si j'avois résidé trop près de la Cour de France.

Cette retraite de Paris fut censurée en Angleterre, et traitée d'une désertion de mes amis et de leur cause. Sur quel fondement? C'est ce que je laisse décider à tout homme raisonnable. Si je m'étois engagé avec le Prétendant avant que mon parti eût agi, ou m'eût prié d'agir en sa faveur, j'aurois eu l'air d'être un homme à lui, tandis que je me regardois comme attaché uniquement au service de mes amis; j'aurois alors travaillé à les faire entrer dans ses mesures, au lieu que n'avois, et n'ai jamais eu depuis, d'autre projet que de le faire manoeuvrer conformément aux vûes de ce même parti.

Durant le court séjour que je fis sur les bords du Rhône, les poursuites furent poussées à Westminster avec la dernière violence; et la fermentation dans les esprits du peuple s'étoit élevée à un tel degré, qu'elle ne pouvoit rien produire de mieux, et auroit pu finir par quelque chose de pis que ce qui est arrivé.

Les mesures que j'avois gardées à Paris, ne m'avoient servi de rien. Au contraire, ma lettre à M. Stanhope avoit été citée comme une basse et rempanante soumission; et ce que j'avois envisagé comme une marque de respect pour le Gouvernement, et un service pour mes amis, ne servit qu'à me ruiner dans l'esprit de ceux-ci.

L'acte

(x) Alors Secrétaire d'Etat, et depuis Milord Harrington.

L'acte d'*Attainder* (y) en conséquence de mon accusation, fut passé contre moi pour des crimes de l'espece la plus noire; et parmi les autres motifs, on alléguoit celui-ci, que j'avois été engagé dans les intérêts du Prétendant. J'ai déjà démontré combien cet article étoit peu fondé. Sa correspondance avec moi n'étoit, vous le sçavez, ni fréquente, ni sûre. J'eus rarement de vos nouvelles; et ce que j'en eus, étoit assez obscur. Quoique je visse bien de quel côté penchoit le courant, j'ignorois les mesures que vous aviez prises. et l'usage que vous prétendiez faire de moi. Je me contentai donc de vous faire sçavoir à tous, que j'étois à vos ordres, et prêt de hazarder, pour votre service, le peu qui me restoit, d'aussi bonne grace, que j'avois exposé ce qui étoit déjà perdu. A la fin, je reçus vos commandemens, et je vais vous rendre compte de la manière dont je les exécutai.

L'homme qui me fut envoyé, arriva où j'étois, au commencement de Juillet 1715. Il parla au nom de tous les amis, dont l'autorité pouvoit avoir sur moi de l'influence: il me représenta l'Ecosse, non-seulement prête à prendre les armes, mais encore mécontente de ce qu'on l'empêchoit de commencer; le peuple en Angleterre si animé contre le Gouvernement, que loin d'avoir besoin d'être encouragé, il ne pouvoit se retenir de l'insulter dans toutes les occasions; tout le parti des Toris, devenu ouvertement Jacobite; plusieurs Officiers de l'armée et le plus grand nombre des soldats, bien affectionnés à la cause; la Ville de Londres prête à se soulever; et quelques entreprises pour se saisir de diverses

(y) C'est, dans les Loix d'Angleter, une sorte de condamnation par contumace.

verses places, déjà amenées au point de l'exécution. Il m'assura que les principaux Tories étoient dans un concert réglé avec le Duc d'Ormond: car j'avois insisté en particulier pour être informé si ce Seigneur agissoit seul ou non, et qui étoit son conseil. Il ajouta que tous les autres étoient si bien disposés, qu'il n'y avoit plus à douter de leur jonction, aussitôt qu'on auroit frappé le premier coup: enfin, que mes amis étoient un peu surpris de me voir rester neutre dans une telle conjoncture. Il me représenta le risque que je courrois, en me laissant prévenir de tous côtés, de perdre le mérite de m'être engagé des premiers dans cette entreprise: il me pria de réfléchir combien seroit inconcevable la conduite d'un homme accusé et atteint, sous le présent Gouvernement, qui ne prendroit aucune part dans l'avancement d'une révolution si prochaine et si sûre. Il me supplia de ne pas perdre un moment à joindre le Chevalier, de l'assister de mes conseils dans la conduite de ses affaires, et de négocier pour lui à la Cour de France, où mes amis s'imaginoient que je ne pouvois manquer d'être accueilli favorablement, et de laquelle ils ne doutoient point d'être secourus dans une situation d'affaires si critique, si inattendue, et qui pouvoit autant promettre. Il finit par me présenter une lettre du Prétendant qu'il avoit vû en passant, et par laquelle on me pressoit de me rendre incessamment à Commercy; et cette instance étoit fondée sur le message dont le porteur étoit chargé pour moi, de la part de mes amis en Angleterre. Puisque c'étoit à moi qu'il étoit adressé, il eût été plus à propos qu'il fût venu tout droit à sa destination; mais il étoit pressé de faire sa cour, et de s'acquiter des assurances dont il étoit chargé. Peut-être aussi imagina-t-il de me lier davantage, en m'annonçant que mes amis s'étoient déjà enga-  
gés



gés pour eux et pour moi, qu'en me disant simplement qu'il me prioient de m'engager pour moi et pour eux.

Dans le progrès de la conversation, il me rapporta une multitude de faits qui m'assurèrent de la disposition générale du peuple; mais il me donna peu de satisfaction sur les mesures prises pour en profiter; pour pousser l'affaire avec vigueur, si elle tendoit à une révolution; ou pour la soutenir avec avantage, si elle devoit entraîner une guerre civile. Quand je le questionnai sur les différentes personnes, dont l'indisposition contre le Gouvernement n'étoit plus douteuse, et dont les noms, la qualité et l'expérience étoient très-essentiels pour le succès de l'entreprise; il m'avoua que ces personnes gardoient une grande réserve, et ne faisoient au plus, qu'encourager les autres, par des expressions générales et équivoques.

Je reçus cette relation et cette sermonce, étant malade dans mon lit. Cependant, et quelque importante que fût la matière, peu de minutes me suffirent pour me déterminer. Les circonstances qui manquoient pour former un motif raisonnable de m'engager, n'échaperent point à mes réflexions; mais le ressentiment si cuisant d'un acte d'*Attaïnder* circuloit avec mon sang dans toutes mes veines; et je ne regardois qu'un parti opprimé, qui demandoit mon assistance. Je considérois d'ailleurs, que dans ma conférence avec le Chevalier, je serois certainement informé de plusieurs particularités inconnues à ce Gentilhomme; car je ne pouvois m'imaginer que vous fussiez aussi prêts qu'il vous avoit représentés, à prendre les armes, sans autre fondement que ce qu'il m'avoit exposé. En second lieu, je me

crus obligé en honneur à me déclarer, sans attendre une information plus particulière de ce qu'on devoit espérer du côté de l'Angleterre, puisque mes amis avoient pris la même résolution, sans assurance préalable du côté de la France. Ce second motif fit alors beaucoup d'impression sur moi. Il avoit cependant plus d'apparence, que de réalité; et c'est en cela que consiste l'erreur originaire, à laquelle on doit attribuer toutes celles qui l'ont suivie, et l'enchaînement de malheurs qu'elles ont produits.

Ma résolution prise, je ne perdis point de temps pour me rendre à Commercy. Mes premières conversations avec le Chevalier ne répondirent point du tout à mon attente: et je puis vous assurer avec vérité, que je commençai dès-lors, sinon à me repentir de ma témérité, du moins d'en être convaincu ainsi que de la vôtre.

Il me parla comme quelqu'un qui n'attendoit que le moment de partir pour l'Angleterre ou pour l'Écosse, mais qui ne sçavoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire: et lorsqu'il entra avec moi dans le détail de ses projets, je trouvai que sur le premier il n'avoit rien de plus positif, que ce que j'avois déjà entendu. Les avis qui en venoient, consistoient en des assurances de succès, telles qu'il étoit difficile à croire qu'on eût présumé de les donner, si elles n'eussent été établies sur les plus solides fondemens. Mais ces assurances étoient générales. Celles qui venoient de meilleure main, étoient verbales, et souvent portées par des messagers très-suspects. D'autres venoient de gens dont la fortune étoit aussi désespérée que les conseils. D'autres enfin, de gens dont la situation dans le monde ne permettoit guères de s'en rapporter à leur jugement, sur des matières de cette espece.

Le

Le Duc d'Oormond étoit, depuis quelque temps, engagé avec le Chevalier. Il avoit pris sur lui la direction de toute son affaire pour la partie de l'Angleterre, et reçu pour cela une commission qui contenoit les pouvoirs les plus amples. Après cela, qui ne s'imagineroit que du moins on étoit convenu des principes, sur lesquels le Prétendant devoit agir, et les Toris s'engager à son service? Qu'on avoit établi une méthode certaine et régulière, pour la correspondance; que les secours nécessaires avoient été spécifiés, et qu'on en avoit reçu des assurances positives? Rien moins que tout cela. Dans une affaire aussi importante, tout fut négligé et abandonné à la fortune. Le premier point n'avoit jamais été touché. Par ce que j'ai dit ci-dessus, vous voyez combien on avoit pris peu de soin du second. Quant au troisième, le Duc avoit demandé à la Cour de France un petit corps de troupes réglées, une somme d'argent, des armes et des munitions. Il lui fut répondu qu'on ne pouvoit absolument lui donner aucunes troupes, mais on lui fit en général espérer tout le reste; et il lui fut, je crois, avancé quelque argent. Dans un cas aussi clair, il est difficile de concevoir que quelqu'un ait pû se tromper. Les assistances demandées à la France, et même de plus considérables, avoient été, ainsi qu'il paroîtra par la suite de cette relation, reconnues de tout le parti, comme essentiellement nécessaires au succès. Dans cette incertitude de les obtenir, ou plutôt avec tant de raison d'en douter, il étoit donc évident que les Toris auroient dû se tenir en repos. Ils auroient toujours pû fomenter le levain contre le Gouvernement, mais éviter avec grand soin de donner aucune alarme, ni même le plus léger soupçon de leur vrai dessein, et le reprendre ou l'abandonner tout-à-fait,

selon que le Chevalier auroit été en état, ou non, de leur fournir des troupes, des armes, et de l'argent. Au lieu de cela, ceux qui étoient à la tête de l'entreprise, et par conséquent responsables de toutes les mesures, laisserent étourdiment embarquer l'entreprise. Ils voyoient en gros le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur un secours étranger; et cependant, ils agissoient comme s'ils en avoient été assurés. Pendant que le parti emporté par ses passions jusqu'à la témérité, ne doutoit pas de renverser un Gouvernement contre lequel il étoit irrité, ils firent les uns et les autres tant de fracas, et donnerent une telle allarme, que ç'auroit été une imprudence, la veille même d'un soulèvement général. Tel me parut l'état des choses, par rapport à l'Angleterre, quand j'arrivai à Commercy. Les Ecoissois avoient long-temps pressé le Chevalier de passer chez eux, et ils avoient en dernier lieu envoyé, pour hâter son départ, de fréquents messages, dont quelques-uns lui avoient été faits en des termes, où le zèle s'annonçoit plus que le respect. La vérité est qu'ils sembloient aussi pressés de commencer, que s'ils s'étoient crus assez forts pour faire à eux seuls toute la besogne; ils ne paroissent craindre aucun danger, que celui de la voir enlevée de leurs mains, et d'en partager l'honneur avec d'autres. Quoiqu'il en soit, l'Ecosse ne manquoit pas par le même endroit que l'Angleterre: les Ecoissois parloient fort haut, mais aussi ils étoient en état de se soulever. Ils avoient pris peu de soin de tenir leurs intentions secrètes; mais ils étoient disposés à les mettre immédiatement en exécution, et à rendre par-là le secret inutile. Ils sçavoient sur qui compter pour chaque partie de l'ouvrage, et avoient concerté avec le Chevalier, jusqu'au lieu de son débarquement.

Il n'é-

Il n'étoit pas besoin d'une grande sagacité, pour voir combien ces fondemens étoient disproportionnés au poids de l'édifice qu'on prétendoit élever. Les Ecoissois, avec tout leur zele et toute leur valeur, ne pouvoient faire une révolution, qu'avec le concours des Anglois, et parmi ceux-ci, rien n'étoit prêt pour l'entreprise, que l'humeur du peuple, si même il y étoit aussi généralement disposé qu'on l'avoit fait entendre. J'opinai par cette raison, qu'il falloit empêcher les amis du Prétendant, d'agir dans le Nord d'Angleterre, jusqu'à ce que ceux du Sud fussent en état de les seconder; qu'en attendant on devoit faire les plus grands efforts auprès du Roi de France, pour l'engager, s'il se pouvoit, à épouser la cause; et qu'on écriroit, pour avoir un plan du dessein, avec une spécification plus particulière des secours desirés, ainsi que du temps et du lieu où ils devoient être rendus: tous détails qu'on avoit souvent demandés, à ce que me dit le Maréchal de Berwic, qui avoit alors la principale direction de ces affaires en France, (et j'ose assurer qu'il étoit vrai), mais qui n'avoient jamais été envoyés. Je regardois cette entreprise comme une de celles qui peuvent difficilement être tentées plus d'une fois, et je jugeois que son succès dépendroit de faire marcher de front ou de rapprocher, autant qu'il seroit possible, les époques du soulèvement dans les deux parties de l'Isle, et celle du secours étranger. Le Prétendant approuva mon avis. Il me donna des instructions en conséquence; et je quittai la Lorraine, après avoir accepté les Sceaux, très-fort contre mon gré. Je ne fis avec lui qu'une condition: ce fut que je serois en liberté de quitter une place, à laquelle mon humeur et d'autres considérations m'empêchoient de me

croire propre, aussitôt que l'occasion pour laquelle je m'engageois, cesseroit de manière ou d'autre.

J'arrivai à Paris vers la fin de Juillet 1715, Vous observerez que tout ce dont j'étois chargé, et par conséquent responsable, étoit de solliciter cette Cour, et de la disposer à nous accorder les secours nécessaires, aussi-tôt que nous aurions appris d'Angleterre avec certitude, en quoi le parti desiroit qu'on les envoyât. Je trouvai ici une multitude de gens à l'ouvrage, et chacun travaillant comme il le jugeoit à propos. Des personnes employées à la conduite de ces affaires dans les occasions précédentes, m'ont assuré que le désordre et la confusion avoient toujours été les mêmes: cela peut être; mais ils n'étoient, je croi, jamais parvenus à l'excès où je les trouvai. Les Jacobites s'étoient mutuellement échauffé l'imagination, au point de regarder l'entreprise comme infaillible. Chaque Chapelle de Non-conformistes (z) que la populace avoit mise à bas, chaque carillon fait par des gens ivres, les confirmoit dans leurs idées présomptueuses. A peine en auroi-ton trouvé un seul qui voulût perdre l'air d'avoir contribué par ses intrigues, au rétablissement qu'ils tenoient pour certain, dans quelques semaines.

#### L'occu-

(z) Les Whigs ayant toujours été déclarés pour la tolérance, (excepté à l'égard des Catholiques), et les Toris, au contraire, zelés partisans de l'Eglise Anglicane, il s'enfuiroit que dans les Villes où ceux-ci dominoient, les Non-conformistes étoient exposés à des insultes fréquentes de la populace. Et comme au temps dont l'Auteur parle, *Tori* ou *Jacobite* étoit devenu à peu près la même chose, il n'étoit pas surprenant que ceux de ce dernier parti tirassent bon augure de ces émeutes populaires.

L'occupation et l'espérance étoient peintes sur tous les visages, et dans l'air affairé de tous les Irlandois. Ceux qui sçavoient lire et écrire, avoient quelque lettre à montrer; et ceux qui n'étoient point arrivés à ce degré d'érudition, avoient leurs secrets à dire à l'oreille. Aucun sexe n'étoit exclus du Ministère. Fanni Oglethorpe, que vous devez avoir vue en Angleterre, y tenoit son coin; et Olive Trant étoit la grande roue de notre machine.

Je m'imagine que cette peinture, dont les traits ne sont point chargés, formeroit aussi le tableau de ce qui se passoit en même temps de l'autre côté de la mer. Les lettres qui en venoient, me paroissent plutôt remplies de ce qu'on souhaitoit qu'il fût vrai que de ce qui l'étoit, et les relations envoyées d'ici étoient de la même espèce. La vanité des uns et la crédulité des autres entretenoient cette ridicule correspondance. Je ne doute pas même que beaucoup de gens, tels que j'en ai connus, ne fissent aussi ce manège par un principe qui leur paroissoit fort sage. Ils s'imaginoient soutenir et étendre, par ce moyen, l'esprit de parti en Angleterre et en France. Telle étoit la manœuvre de Thoas, ce turbulent Etolien, qui engagea Antiochus à passer dans la Grèce: *Quibus mendaciis de Rege, multiplicando verbis copias ejus, erexerat multorum in Graecia animos; iisdem et Regis spem instabat, omnium votis eum arcessi*, Ainsi, chacun vouloit s'employer, ou sous prétexte d'avancer l'affaire, ou par une affectation d'importance. On s'amusoit, on se flattoit les uns les autres, on sonnoit l'allarme aux oreilles d'un ennemi qu'il falloit surprendre. Le Gouvernement d'Angleterre fut mis sur ses gardes, et la nécessité de tout entreprendre, ou de tout

aban

abandonner, fut précipitée, avant qu'on eût pourvu ni même pensé à aucune des choses nécessaires pour être en état d'agir utilement.

Si Sa Majesté ne déclara au Parlement une invasion projetée, que peu de temps après celui dont je parle, ce ne fut pas faute d'en être informée. Avant que je fusse à Paris, tout étoit découvert. On parloit publiquement du petit armement fait au Havre, dans lequel consistoient les seuls moyens qu'eût le Chevalier de passer dans la Grande-Bretagne, et qui avoit épuisé le trésor de St. Germain. Il contenoit aussi toutes les armes et munitions sur lesquelles on pouvoit compter pour le roial de l'entreprise, quoiqu'il y en eût à peine assez pour commencer la besogne en Ecosse. Un Ministre moins alerte et moins capable, que le Comte de Stair, auroit aisément pénétré le *secret*; car on l'appelloit ainsi; pendant que les détails des messages reçus et envoyés, les noms des personnes d'où ils venoient, et par qui ils étoient portés, se disoient à l'oreille aux tables à Thé, et dans les Caffés, à tous les adhérens du parti.

Enfin, soit par l'effet de ces indilcrétions, soit par le contrecoup qui revenoit souvent ici de celles qu'on faisoit à Londres, soit par les interêts particuliers et les vuës ambitieuses de quelques personnes à la Cour de France, ce qui s'étoit passé dans le plus grand secret, paroissoit bientôt au grand jour: et ceux qui croyoient avoir confié leurs vies à la discrétions d'un ou deux amis, se trouvoient réellement à la merci d'une multitude. Ce fut la compagnie où je tombai pour mes péchés, et c'est sur le crédit de cette populace de Ministres, que les Toris m'ont jugé capable de trahir ma commission, ou incapable de l'exécuter.

J'avois



J'avois fait très-peu de progrès dans l'affaire qui m'avoient conduit à Paris, quand le Memoire, si long-temps attendu, fut enfin envoyé d'Angleterre conformément à nos instances. Il contenoit le sentiment unanime de toutes les personnes engagées dans la cause: il avoit été dicté mot pour mot, au Gentilhomme qui l'apporta, par le Comte de Mar, et celui-ci l'avoit reçu du Duc d'Ormond. J'erois sans boussole sur un vaste Océan, lorsque cette instruction me tomba tout-d'un-coup entre les mains. Je la reçus avec joie, et je m'en servis pour diriger exactement ma course. Si les personnes qui nous l'avoient adressée, ont suivi les maximes, et observé les règles qu'ils nous avoient tracées, comme la mesure de nôtre conduite et de la leur; c'est ce qui paroitra par l'exposé de ce qui suit.

On déclaroit par ce Mémoire, qu'il n'y avoit aucune espérance de réussir, sans un soulèvement prompt et universel dans toutes les parties de l'Angleterre, à l'arrivée du Chevalier; ce qui probablement ne pouvoit avoir lieu, à moins qu'il ne conduisît avec lui un corps de troupes réglées: que si cette tentative ne réussissoit point, la cause, ses amis, la liberté et le Gouvernement d'Angleterre, tout seroit perdu sans ressource; mais que s'il étoit résolu de risquer tout cela, en venant sans aucunes troupes, il devoit arranger son départ, de manière qu'il n'arrivât pas avant la fin de Septembre: et cette opinion étoit soutenue de plusieurs raisons très-pressantes. Dans ce dernier cas, on lui demandoit des armes pour vingt mille hommes, un train d'artillerie, cinq cents Officiers, et une somme considérable d'argent. Aussi-tôt que le Chevalier seroit en état de fournir tout cela, il étoit dit qu'on lui donneroit une indication des endroits où il devoit envoyer, et des personnes à qui il pourroit se confier.

Je ne

Je ne perdis point de temps à faire de ce papier, l'usage convenable. Tout ce qui pouvoit en être communiqué à cette Cour, fut traduit en François, et présenté au Roi de France. Je fus alors en état de parler avec plus d'assurance, et en quelque sorte, de me charger sous condition, des événemens.

La proposition de violer des traités si récents et si solennels, étoit hardie à faire à des gens que la dernière guerre avoit épuisés de forces et d'argent. Ils ne vouloient pas entendre parler d'un engagement direct et découvert, tel que l'envoi d'un corps de troupes, ni même accorder en entier ce qui leur étoit demandé par le second plan. Mais il étoit impossible de prévoir jusqu'où les pas qu'ils vouloient bien faire, pouvoient, mis à profit, les engager ou les forcer d'aller: Ils nous accorderent quelques secours; et le Vaisseau même sur lequel le Prétendant devoit passer, fut armé par l'Epine d'Annican, aux dépens du Roi de France. Ils auroient caché tout ceci autant qu'ils auroient pû; mais la chaleur de Whigs, et le ressentiment de la Cour d'Angleterre, les auroient bientôt compromis malgré eux. Nous nous ferions empressés de concourir indirectement à les lier par ces démarches; et en un mot, si le feu Roi avoit vécu six mois de plus, je croi fermement qu'il y auroit eu une nouvelle guerre entre l'Angleterre et la France. C'est la seule époque où ces affaires ayent eu, à mon sens, quelque apparence raisonnable de possibilité. Tout ce qui avoit précédé, étoit hazardeux et incertain; tout ce qui suivit, fut fou et désespéré. Mais cet aspect flateur ne fut pas de longue durée. Deux événemens arriverent bien-tôt, dont l'un vint gêner ce que nous faisons; l'autre, rendre inutile ce que nous avons fait. Le premier, fut l'ar-

rivée

rivée du Duc d'Ormond en France; l'autre, la mort du Roi.

Nous avons fait sonner fort haut le nom du Duc. Sa réputation étoit grande, et l'opinion de son pouvoir assez bien établie. Les François commençoient à croire qu'il étoit en état de former et de conduire un parti; que les troupes se joindroient à lui; que la Nation suivroit le signal, dès qu'il tireroit l'épée; et la voix du peuple qui retentissoit continuellement à leurs oreilles, les confirmoit dans cette croyance. Mais quand au milieu de toutes ces brillantes idées, on le vit arriver presque seul; quand pour justifier son départ, je fus contraint d'avouer qu'il n'avoit pû rester davantage, cette Cour se voyant frustrée de toutes ses espérances, il arriva ce qui est ordinaire en pareil cas. Pour avoir eu trop bonne opinion de la cause, on s'en fit une trop mauvaise. Si l'on n'avoit pas eu auparavant de l'amitié pour les Toris, on avoit au moins de l'estime et de la considération. Je ne vis plus après, parmi les plus honnêtes gens, que de la compassion, et du mépris chez tous les autres.

Lorsque j'arrivai à Paris, le Roi étoit déjà allé à Marly, où l'indisposition qu'il avoit commencé de sentir à Versailles, augmenta considérablement. C'étoit le meilleur ami qu'eût le Chevalier; et lorsque je m'engageai dans cette affaire, ma principale confiance étoit dans son caractère personnel: cette ressource me manqua. Il n'étoit plus en état de déployer la même vigueur, qu'autre fois. Les Ministres qui voyoient le grand événement de sa mort vrai-semblablement très prochaine, une Minorité certaine, une Regence incertaine, peut-être de la confusion,

au mo-

78 *Memoires secrets de Myl. Bolingbroke.*

au moins une nouvelle face de gouvernement, et un nouveau système d'affaires, ne vouloient, ni pour eux-mêmes, ni pour le public, s'engager fort avant dans de nouvelles mesures. Tout ce que j'eus à négocier, seul d'abord, puis conjointement avec le Duc d'Ormond, languissoit avec la santé du Roi. Mes espérances baïssoient à mesure qu'il déclinait, et furent éteintes, lorsqu'il expira. L'événement a trop nontré, que celles qui restèrent au Duc et au parti Jacobite, sous la Régence, étoient fondées sur les illusions les plus grossières. Ainsi avant le temps fixé par les directeurs du parti en Angleterre, pour l'exécution du projet, il étoit déjà devenu impraticable.

*Fin de la première Partie.*



117447a

(112)

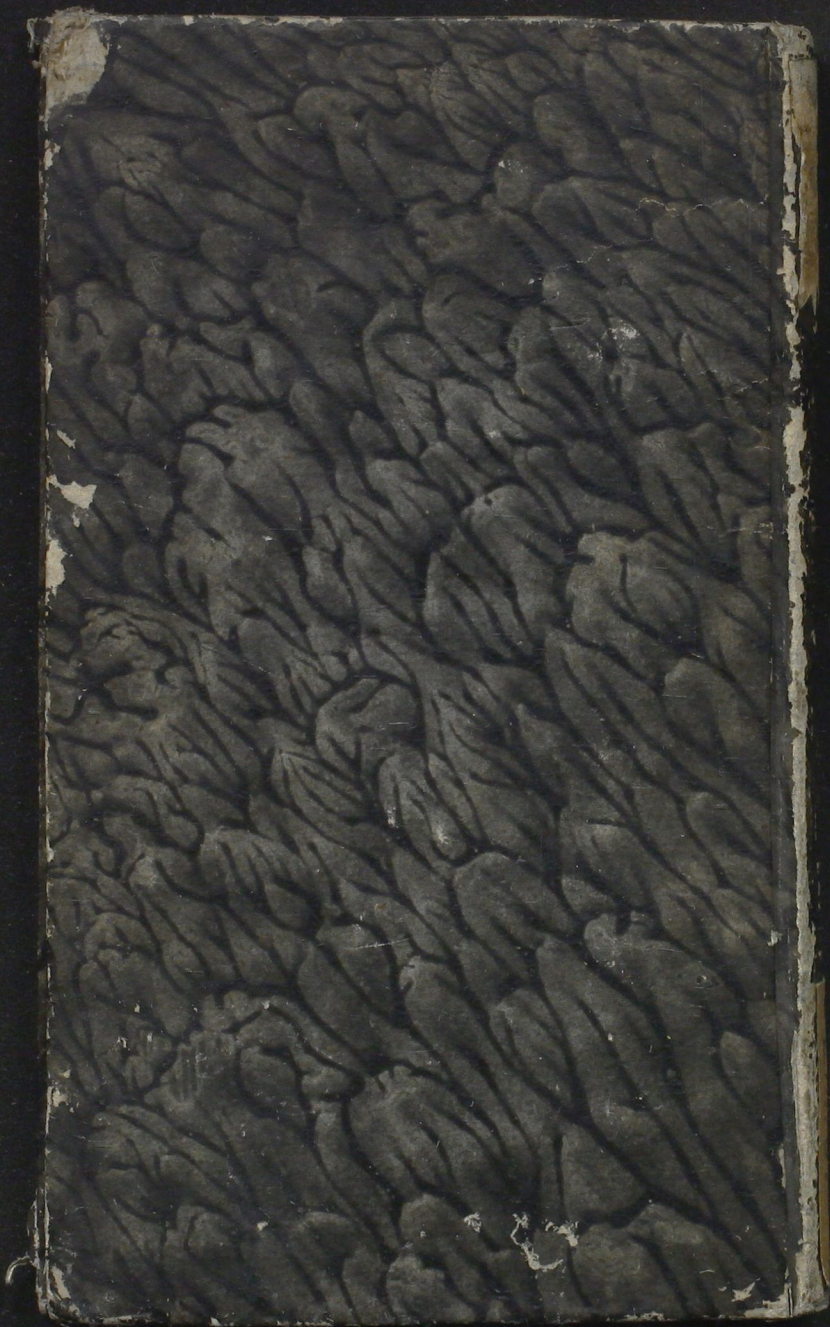
vol 18

ULB Halle

3

006 301 460





MEMOIRES SECRETS  
DE  
*Henry* MYLORD  
**BOLINGBROKE,**

SUR  
LES AFFAIRES D'ANGLETERRE

depuis 1710 jusqu'en 1716.

ET

**PLUSIEURS INTRIGUES**

A LA COUR DE FRANCE,

*Ecrits par lui-même en 1717. adressés en forme de  
Lettre au Chevalier Windham; publiés après  
sa mort en 1753. Traduits de l'Anglois avec  
des notes historiques pour l'intelligence du Texte;  
précédés d'un discours préliminaire sur la vie  
de l'Auteur, et accompagnés de Pièces justifi-  
catives.*

NOUVELLE EDITION

publiée

par

**JEAN CHRÉTIEN FISCHER.**

PREMIERE PARTIE.



à JENE

M. DCC. LVIII.

